



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









J. Bedard -

à Lussigny . Canton de Vaud . Suisse

LE DIADÈME

DES SAGES.

LE DIADÈME
DES SAGES,
OU
DÉMONSTRATION
DE
LA NATURE INFÉRIEURE;

DANS lequel on trouvera une Analyse raisonnée du Livre des *Erreurs & de la Vérité*; une Dissertation étendue sur la Médecine Universelle, avec une Allégorie sur cette matière, traduite de l'Original Anglois: la fausseté du système du S^r MEYER sur l'*Acidum Pingue*, ainsi qu'un éclaircissement sur la *Végétation*, qui donnera des preuves suffisantes contre les erreurs qui se sont glissées à ce sujet.

PAR PHYLANTROPOS, Citoyen du Monde

Fœlix qui potuit rerum cognoscere causas.
VIRGILE.



A PARIS,

Chez { MÉRIGOT l'ainé, Libraire, Quai des Augustins,
près la rue Dauphine;
LESCLAPART, Libraire, Pont Notre-Dame,
à côté de S. Denis de la Chartre, à la Ste Famille.



MDCCLXXI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





P R É F A C E.

L'ESPRIT de l'Homme naît avec le desir de connoître la Nature ; celui qui desire d'y parvenir, doit en étudier les causes par les effets.

Peut-il en appercevoir trop tôt le mécanisme & la connoissance des regles qu'elle fait , pour ne pas approfondir les moyens d'en étudier les principes ? Il se livre, au contraire, à toutes les erreurs

vj *P R É F A C E.*

populaires , susceptibles de tout le faux merveilleux , & de toutes les charlataneries dont on se sert pour le tromper.

Il ne s'occupe en général que de ce qui est autour de lui ; foible ressource pour connoître la nature de son être ! Il est vrai que la connoissance n'en est pas aisée , & ce que je me propose de démontrer est d'une si prodigieuse étendue ! Cette science a bien des degrés ; l'esprit le plus pénétrant ne peut se flatter d'arriver au dernier ; mais la raison

P R É F A C E. vij

est très-fufceptible des premiers.

Je ne me flatte pas d'être monté jufqu'au dernier, mais de mettre le Lecteur à portée de pouvoir raifonner fur les chofes difficiles, & faifir les conféquences.

La vérité perfuade, fans avoir befoin de paroître avec toutes les preuves; ce qui m'a engagé de démontrer l'évidence d'un Dieu par notre propre existence; l'immortalité de l'ame, par des raifonnemens fimples, & à la portée de tout le monde; une

viiij P R É F A C E.

démonstration de la Nature inférieure , ou Tableau Microcosmique , avec une Dissertation intéressante sur la *Médecine Universelle* , ainsi qu'une notion curieuse sur les nombres mystérieux de Trois & de Sept , consacrés dans l'antiquité au silence d'Harpocrate.

J'y ai ajouté quelques remarques sur l'*Acidum pingue* du S^r Meyer , par lesquelles on verra la fausseté de son système ; avec un ample Discours sur la *Végétation* , pour faire connoître les erreurs où

l'on étoit jusqu'à présent que les engrais ou les fels en étoient le principe , & démontrer en même-tems , contre le sentiment de l'Auteur du Livre des *Erreurs & de la Vérité* , que l'eau est le menstrue des corps ; & non la terre , comme on pourra le voir dans ledit Article.

Si l'on ne trouve pas dans ce Traité une élégance & pureté de style , c'est que j'écris dans une Langue qui m'est étrangere.

Je suis habitant de la campagne , où je me délasse ,

comme un autre Démocrite, à contempler la Nature, & à feuilleter quelques Livres; j'ai lu celui des *Erreurs & de la Vérité*, par un Philosophe inconnu, dont je respecte le génie & l'éloquence; mais plus je le respecte, plus je suis persuadé qu'il en auroit corrigé quelques articles, s'il les eût examinés avec plus d'attention; & quoi qu'il veuille nous faire entrevoir que c'est un mets de la table des Dieux, j'ose assurer que son systême est faux dans certains points. Je ne m'amuse-

P R É F A C E. xj

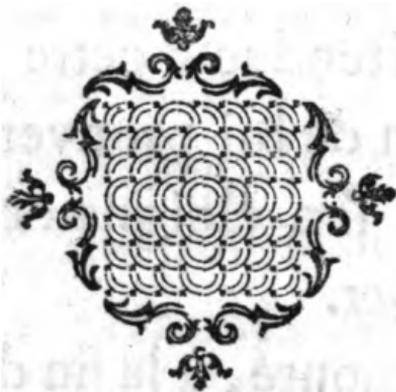
rai pas à faire l'analyse du Livre en entier ; mais de certains articles qui paroissent essentiels.

Pour suivre l'Auteur au sujet de la Médecine Universelle , j'ai voulu donner un peu d'étendue à cette matiere , afin de lui prouver en raccourci son éloignement sur cet objet.

J'ai ajouté , à la fin de mon Traité , une allégorie sur cette matiere , traduite de l'Original Anglois , qui n'a jamais été traduit , ni copié , dans lequel on trouvera fa-

xij *P R É F A C E.*

cilement , avec un peu d'attention , les détours du labyrinthe de Dédale , avec la clef de tout l'Ouvrage.





AVANT-PROPOS.

LES opérations de la Nature sont simples, & les systêmes des Physiciens sont compliqués: comment peuvent-ils être d'accord? C'est cependant de la vérité des spéculations, & des expériences des Savans, que l'humanité peut retirer les plus grands secours. L'Homme a besoin d'alimens; la terre les produit, plus ou moins, à proportion de ses soins; peut-il trop approfondir les principes d'une production si nécessaire? Quelle science exige plus son at-

xiv **AVANT-PROPOS.**

tention , que celle d'où dépend son existence ? C'est fans doute à une idée si conforme au bien général , que nous devons ce grand nombre d'Ouvrages , depuis Hypocrate , sur la Médecine ; mais quel fruit en a-t-on retiré ? Les uns ont cherché mille stratagèmes propres à l'embrouiller dans son principe , les autres mille moyens à développer son mécanisme ; fans se foucier si les loix de la Nature pouvoient se foumettre à leur hypothese.

: Quant aux autres systêmes qui ont paru , aucun n'a pu résoudre

les difficultés , ni expliquer les phénomènes des maladies ; ils sont allés par différentes routes à des erreurs différentes qui ont encore l'honneur de passer pour des axiomes : ce n'est qu'en remontant à la source , qu'on est assuré de rencontrer la Nature , de pouvoir suivre sa marche , de remplir ses vues & ses indications ; voilà précisément ce que n'ont pas fait les Médecins , depuis ce grand homme. Ainsi peu satisfait de tant de recherches ; & de tant d'opinions différentes , j'ai cru que le raisonnement seul n'étoit pas suffisant

xvj *AVANT-PROPOS.*

dans un systême dont la Nature peut, à chaque instant, nous fournir de nouvelles preuves ; je me suis occupé à observer toutes les variétés, pour m'assurer de la vérité ; j'ai parcouru avec soin les Auteurs qui l'ont eue pour guide, & si je présente mon systême avec tant de confiance, c'est parce que je crois avoir pour moi la Nature.





LE DIADÈME
DES SAGES,
OU
DÉMONSTRATION
DE
LA NATURE INFÉRIEURE.

PRINCIPES

Et Causes de la Nature.

PAR la Nature, on entend le Monde entier, composé du ciel & de la terre, & de tout ce qui en dépend; c'est-là l'objet de la vraie Philosophie, & ce qu'un Physicien doit savoir; & puisque savoir est connoître les choses par leur cause & leurs principes, il

est certain que tout le soin d'un Physicien doit être de rechercher les causes & les principes de la Nature , de tout ce qui se passe dans le monde.

Je n'examine pas ici s'il y a quelque différence entre cause & principe , car je crois que tout ce qui est principe est cause en sa maniere de ce dont il est le principe ; personne ne doute que tout ce qui est cause ne soit principe.

Le rapport & la liaison de la cause & de l'effet ne permettent pas que l'on donne une véritable notion de la cause sans y comprendre l'effet.

La plus noble des causes , selon les Philosophes , se nomme *efficiente* , puisqu'à parler proprement , c'est elle seule qui a un effet , quoique cela se fasse en des manieres différentes.

Si cette cause agit par une vertu qui lui soit propre , on l'appelle *cause principale* ; si elle n'opere que par la vertu & par l'impression d'un autre , c'est une *cause instrumentale*.

On distingue aussi la *cause universelle*, qui produit plusieurs effets.

Enfin, l'on fait une juste différence de la *cause première*, qui est l'Auteur de la Nature, & de la Nature créée, qui comprend les *causes secondes*, qui sont toutes les créatures.

On remarque aussi dans la *cause efficiente*, qui est en acte, plusieurs choses inséparables qui sont de la nature de l'agent, qui est la cause, la vertu qui la fait agir, l'action qui intervient, l'effet qui est produit & le sujet duquel, sur lequel, ou dans lequel il est produit.

DU PREMIER PRINCIPE.

L'EXISTENCE d'une cause première, ou d'un premier principe, est si évidente & si nécessaire, qu'on doit la supposer comme une vérité qui se fait connoître par elle-même, & qui ne souffre aucune difficulté, comme je crois le démontrer.

Je suppose, pour cet effet, une vérité connue de tout le monde, que personne ne peut contester sans passer pour ridicule ou insensé.

- Cette vérité, qui me servira de principe pour prouver l'existence d'une première cause, se tire de notre propre existence : il n'y a rien de si évident & de si certain que ce fait ; savoir, que nous sommes au monde. Le témoignage de nos sens atteste cette vérité ; ce que nous pensons, ce que nous disons & ce que nous faisons, ne nous permet pas de croire que notre existence est une illusion. Il est donc certain, & plus qu'évident que nous sommes au monde ; or, nous ne pouvons pas y être de nous-mêmes, & par nous-mêmes, ni par hasard & fortuitement, ni par nécessité d'être ; il faut donc que nous y soyions par le moyen & par le bienfait de quelqu'autre qui a été l'auteur & le principe libre de l'être que nous possédons, Voilà.

donc la première cause que quelques-uns ont voulu nier, bien établie sur la vérité de notre être.

Aristote, qui enseigne l'éternité du monde, l'immortalité des âmes, admet un infini actuel dans la Nature : si le monde est éternel, il n'a point eu de commencement ; cette première cause est inutile, voilà une contradiction, puisque la même raison qui prouve le commencement du monde, prouve l'existence d'une cause première ; & la même, qui prouve cette existence, fait voir que le monde a commencé d'être, & qu'il n'est pas éternel.

L'opposition & le rapport qui est nécessairement entre le principe qui agit, & le sujet sur lequel il agit, y apportent une distinction nécessaire.

Ces preuves paroissent assez convaincantes pour ceux qui ont quelque lumière de la raison ; & ce seroit une pensée ridicule de dire que nous sommes les causes de notre être, puisqu'il

s'ensuivroit que nous aurions été avant que d'être , que nous nous serions donné ce que nous n'avions pas , & que la cause & l'effet ne seroient qu'une même chose ; ce qui est impossible.

Ceux qui sont persuadés de l'existence d'une première cause , sont obligés de lui attribuer toutes les perfections possibles dans toute l'étendue de l'être ; elle est donc non-seulement la plus noble & la plus parfaite cause , mais elle doit être nécessairement infinie dans son être ; elle doit par conséquent assembler dans l'unité toutes les qualités & toutes les perfections de tous les effets qu'elle a produits , ou qu'elle peut produire ; car , une cause doit nécessairement posséder toutes les perfections des êtres qu'elle a produits , ou qu'elle peut produire , autrement elle donneroit , ou pourroit donner ce qu'elle n'a pas , ni ne peut avoir.

La première cause ne seroit pas ab-

folument parfaite , si elle n'étoit éternelle , parce qu'elle auroit eu un commencement , & pourroit avoir une fin ; & par cette raison elle ne seroit pas cause premiere , ayant reçu l'être d'un autre qui l'auroit devancé en existence ; & par conséquent cette cause que nous supposons la premiere , sera cause seconde , sera limitée dans son être & dans ses perfections , comme dans sa durée , & se trouvera dépendre d'une autre : quoiqu'en supposant qu'elle est la premiere , toutes les autres dépendent d'elle , & lui sont subordonnées ; donc il est évident que la qualité de cause premiere est inséparable de l'indépendance , de l'éternité , de l'infinité & de l'autorité souveraine , & qu'on ne peut reconnoître une cause premiere sans avouer l'existence d'un Dieu.

Si la cause premiere a été libre dans la création du monde , il s'ensuit que toutes choses ont été faites par raison ,

& par intelligence , & par conséquent sur quelque'idée & sur quelque modele : mais parce que la cause premiere agit d'une maniere independante , elle n'a pu prendre aucun modele de ses productions hors de lui-même , ni travailler sur une , distincte de son être ; ainsi , Dieu n'est pas seulement la cause premiere efficiente , mais aussi la cause exemplaire de toutes choses.

Sur ce même principe , on doit dire que cette cause premiere , qui est Dieu , est la cause finale de toutes choses , parce qu'ayant produit le monde , comme cause libre & intelligente , il s'est proposé une fin proportionnée à sa dignité , c'est-à-dire soi-même & sa propre gloire. Ainsi la cause premiere est nécessairement la fin dernière de ses productions.



DÉMONSTRATION

DÉMONSTRATION

*De la Nature inférieure dans l'Analyse
de l'Univers.*

MOYSE, dans sa narration sur la création du monde, nous fait appercevoir qu'il a parlé par inspiration divine.

On ne peut rien dire au-dessus de ce mot *fiat*, que la lumière soit faite; la seule volonté du Créateur fait sa puissance, par ce mot seul la lumière paroît, & est séparée des ténèbres; Dieu n'a qu'à vouloir, pour que tout soit fait, rien ne sauroit nous fournir aucune similitude qui répondît à ce point invisible & infini.

Toutefois si l'homme, par les choses créées, & par son ame intellectuelle peut s'approcher jusqu'au Créateur, je pourrai faire voir que l'hom-

R

me , éclairé par le Pere des lumieres , peut tout , excepté la création.

Nos sens ne sont que les ministres de l'ame ; placée , en quelque sorte , dans un Sanctuaire auguste , elle reçoit leurs avis , & se sert d'eux pour tout assujétir. Jusqu'où ne s'étend pas l'empire de l'ame ? à sa voix la toile s'anime , le marbre & le bronze respirent , la terre retentit de concerts ; tout prend une face nouvelle. Les animaux entendent cette voix , & lui obéissent ; les uns , malgré l'énormité de leur masse , viennent avec docilité offrir les services à l'Homme ; l'éléphant se prosterne à ses pieds ; les autres , saisis de crainte , cherchent vainement un asyle dans l'épaisseur des forêts , & dans l'obscurité des antres les plus profonds. L'oiseau qui fend les airs , tombe ; l'agilité des animaux qui courent sur la terre , ne leur est d'aucun secours contre le trait qui les poursuit ; & les gouffres de la mer n'en mettent

pas à l'abri l'immense baleine. C'est encore trop peu ; l'ame commande aux élémens, & les élémens lui obéissent ; l'activité du feu fond les métaux les plus durs ; les vents , soumis à des loix , deviennent utiles ; les eaux , oubliant leur pente naturelle , s'élancent dans les airs ; les montagnes se courbent ; les fleuves deviennent dociles , & la mer reçoit des barrières ; les rochers les plus durs se façonnent sous le ciseau ; les arbres gémissent , & tombent sous les coups redoublés de la hache ; les uns & les autres travaillés , descendent des montagnes , s'unissent , & vont former des Palais & des Cités : tel est enfin l'empire de l'ame humaine sur tout l'ordre physique ; elle lance des vaisseaux sur la surface des mers ; & l'immensité de l'océan , qui divisoit les peuples , ne sert plus qu'à les unir.

Quelle est donc cette ame intelligente , cette reine de la Nature , dont

la puissance ne paroît point avoir de bornes ? Si nous consultons les Philosophes les plus sages de l'antiquité sur sa nature ; les uns disent que c'est un Dieu, les autres disent qu'elle est une partie de la Divinité. Qu'ils se taisent ces hommes toujours prêts à décider. Il n'appartient qu'à vous, ô Sageffe souveraine, de nous instruire ! Qu'il est consolant pour les disciples de la vérité, de voir que tous les phénomènes sensibles vont se ranger, comme d'eux-mêmes, autour des divins oracles ! Ainsi nous voyons de nos yeux, nous touchons en quelque sorte, par une expérience journalière, l'accomplissement de cette parole toute-puissante :

« Faisons l'Homme à notre image &
 » ressemblance, qu'il commande aux
 » poissons de la mer, aux oiseaux qui
 » volent dans les airs, à la terre en-
 » tière ; & que tout jusqu'aux reptiles,
 » qui ont la vie & le mouvement, lui
 » soient assujettis ».

D'où proviendrait un empire si absolu ? ce n'est pas de la grandeur & de la force de son corps , un foible enfant assujettit les plus grands animaux. La supériorité de l'Homme vient donc de ce souffle de vie inspiré de la bouche de Dieu même : c'est l'ame intelligente , image de l'Esprit Incréé , qui commande à la matiere. Grande & importante vérité que nous trouvons gravée au-dedans de nous , avec des traits de lumiere , que la soumission de ce qui est au-tour de nous , nous apprend ; que la Nature entiere , en fournissant à nos besoins , nous enseigne.

Partant de ce principe , que l'Homme ne commande à ce qui est sur la terre , & qu'il n'exerce un empire si étendu sur les autres êtres , que parce que son ame , portion la plus noble de lui-même , a été à l'image du Tout-Puissant ; il s'ensuit , avec la dernière évidence , que cet être limité , mais élevé si haut , doit se rapporter à l'Au-

teur de son élévation & de son être ; que ce rapport est un rapport de dépendance ; que la dépendance traîne à sa suite des devoirs ; que les devoirs demandent de la contrainte , & que la contrainte , pour être surmontée exige des vertus. Or , quoique la vertu soit notre premier devoir , elle n'est pas le premier de nos penchans : quoiqu'elle nous conduise au bonheur , on trouve néanmoins en elle , au milieu des traits les plus augustes & les plus aimables , je ne sais quoi de grave & de sévère , qui effarouche & qui révolte les passions. A la suite des passions , marchent la bassesse & l'avilissement : en conséquence on voudroit être moins grand , & être plus libre. On en vient jusqu'à préférer l'esclavage à la royauté ; & pour justifier à ses yeux l'état indigne où l'on croupit , on brise les titres de sa noblesse : on ne recuit pas de se confondre avec les animaux les plus vils , parce qu'on veut mener une vie animale.

Telle est la véritable origine de ces théories grossières, où l'on entreprend d'expliquer la supériorité de l'Homme sur les animaux, sans avoir besoin de recourir à la libéralité du Créateur, qui nous a si fort élevés, par une ame intelligente & immortelle au-dessus des autres créatures. Qui le croiroit ! des Hommes qui se glorifient du nom de Sages, n'ont pas honte d'être les échos d'un Anaxagore, qui, passant d'une opinion à l'autre, finit par l'Athéisme, & le doute universel.

De l'union de l'Ame avec le Corps.

QUOIQUE les attributs divers se manifestent dans chaque partie de l'univers, dans leur dépendance mutuelle, & dans leur accord ; toutefois, il faut l'avouer, c'est sur-tout dans l'union de l'ame & du corps humain que ces attributs brillent avec un plus grand éclat ; puisque c'est par cette action que tout l'ordre physique parvient à son

unique fin , à la gloire de son Auteur. C'est par elle que l'univers entier répond aux vues de celui qui l'a tiré du néant. En effet , plus ce tout sensible est immense & magnifique , plus il offrirait quelque chose de fastueux & d'inutile , si l'Homme n'y eût été placé. A quoi eût abouti la grandeur & la pompe de ce Temple , s'il fût demeuré sans Pontife ?

Il n'appartenoit qu'à une Sageffe infinie de faire entrer dans un culte de reconnoissance & d'amour , des êtres incapables d'amour & de sentiment. Ce plan , au-dessus de toute intelligence créée , fut exécuté au jour à jamais mémorable de la formation de l'Homme. Ce fut dans cette créature nouvelle , que les dons des cieux & de la terre , allant se réunir , la matière inactive par elle-même , entra en participation du culte & des adorations que l'Homme s'empressa de rendre à l'Être Suprême. Les hymnes de

louange , que la langue prononça , furent comme la voix de la Nature entière. Le Créateur inclina l'oreille à cette voix , & ses yeux se tournerent sur l'Univers , avec une complaisance nouvelle.

L'union de l'ame & de la matiere , qui ne pouvoit avoir été concertée que par une Sageffe sans bornes , exigeoit , pour être opérée , une puissance infinie. Il falloit avoir tiré du néant ces substances , pour pouvoir exercer sur elles un empire si absolu , & les barrières que chacune oppofoit à leur union mutuelle , étoient infurmontables à toute autre main qu'à celle à qui rien ne réfiste.

Cette opération de la Toute-Puissance , si admirable par elle-même , a d'ailleurs de quoi nous intéreffer infiniment ; puisque c'est par elle que nous sommes , & que nous respirons. Si la continuité , qui devoit nous la rendre , & plus chere & plus admira-

ble , l'avilit en quelque sorte à nos yeux ; c'est parce que nous sommes aussi distraits qu'ingrats. Nous sommes nous - mêmes les monumens les plus sensibles de la sagesse , de la puissance & de la bonté divine ; ce n'est toutefois qu'avec peine que nous nous rappelons le souvenir de Dieu , & de ses bienfaits.

Tout nous parle au-dedans de nous-même de son action bienfaisante , & de l'élévation où ce Pere , plein de tendresse , a voulu nous placer. L'union des substances , dont nous sommes composés , a été formée avec un art si merveilleux , que quoiqu'elle soit si intime , on ne sauroit en imaginer une pareille ; cependant la souveraine Sagesse , dont elle est l'ouvrage , a comme tiré entre les substances qui composent l'Homme , des lignes de séparation si sensibles , que pour le confondre , il faut qu'il s'aveugle lui-même de la manière la plus grossière.

Ce sont ces lignes de séparation, & des traces visibles d'une action constante de la Divinité qui se manifestent dans nos sensations, que nous allons démontrer.



T A B L E A U
M I C R O C O S M I Q U E .

J'AI démontré ci-devant que nos sens étoient les ministres de l'ame , & que Dieu avoit donné à l'Homme l'empire sur tout ce qui existe sur la terre ; maintenant je vais démontrer pourquoi il a été nommé *Microcosme*.

Dieu , par la création du monde , ne crut pas que c'étoit assez d'avoir fait de si belles choses , il voulut y mettre le sceau de sa Divinité , & se manifester encore plus parfaitement , par la formation de l'Homme ; il le fit , pour cet effet à son image (a) , & à celle du monde ; il lui donna une

(a) Perneti, Fables Egyptiennes, Tome I, page 63.

ame, un esprit & un corps (a); & de ces trois choses réunies, il en constitua l'humanité; il composa le corps du limon (b) extrait de la plus pure substance de tous les corps créés; il tira son esprit de tout ce qu'il y avoit de plus parfait dans la Nature, & lui donna une ame faite à son image.

Le corps représente le monde sublunaire composé de terre & d'eau; c'est pour cela qu'il est composé de sec & d'humide.

L'esprit, infiniment plus subtil, tient comme le milieu entre l'ame & le corps, & leur sert comme de lien.

C'est lui qui par sa vertu ignée vivi-

(a) S. Paul aux Thessaloniciens, Ep. 1^{re}, ch. v, & aux Hébreux, ch. iv.

S. Mathieu, ch. 22, v. 37.

Deutéronome, ch. 6, v. 5.

S. Marc, ch. 12, v. 30.

S. Luc, ch. 10, v. 27.

(b) Perneti, Fables Egyptiennes, Tome I, page 64.

fié & meut le corps , sous la conduite de l'ame , dont il est le ministre.

L'ame enfin est l'image de Dieu-même , & le flambeau de l'Homme.

Si peu qu'un Homme sensé se réplie sur lui-même , il reconnoîtra bien-tôt les trois principes de son humanité , réellement distincts & réunis dans un seul individu. Dieu a donc créé l'Homme à son image , & l'a formé comme l'abregé de tous ses ouvrages , le plus parfait des êtres corporels ; aussi il avoit dit , dans tous ses ouvrages , *fiat* , que cela soit fait : & en faisant l'Homme , il a dit : *Faisons l'Homme à notre image* ; c'est-à-dire , il a fait le tout en grand , avant d'en faire l'abregé. C'est avec raison qu'il est appelé *Microcosme* , il est le centre où tout aboutit , il renferme la quintessence de tout l'univers , il participe aux vertus & aux propriétés de tous les individus.

Le créateur a renfermé dans lui ;

comme dans une boîte de Pandore , tous les dons & les vertus des choses supérieures & inférieures , comme n'ayant qu'une même source , & même matière pour principe.

Les os qui sont sous son enveloppe sont comparés aux montagnes ; la chair est prise pour la terre , les grandes veines pour les grands fleuves , les petites pour les petits qui se déchargent dans les grands ; la vessie est la mer où se déchargent les grands & les petits fleuves. Les cheveux sont comparés aux herbes qui croissent ; la bouche lui sert de pôle arctique , le ventre de pôle antarctique ; au lieu d'un feu il a un sang très-pur.

Le cœur , dans lequel est le feu central , qui lui sert comme de Roi , se rapporte au soleil du grand monde ; la lune se rapporte à la tête , la rate à Saturne , le foye à Jupiter , le fiel à Mars , les reins à Vénus , le poumon à Mercure , & ainsi des autres membres

qui ont tous une correspondance avec les corps célestes.

L E Z O D I A Q U E.

L A tête de l'Homme est attribuée au Bélier, le cou au Taureau, les bras aux Gémeaux, l'estomac au Cancer, le cœur au Lyon, le ventre à la Vierge, le milieu du corps à la Balance, des parties naturelles aux genoux, au Sagittaire, les genoux au Capricorne, les jambes au Verfeur d'eau, & les pieds aux Poissons; enfin l'Homme est regardé comme le monde en mignature.

L'on voit, par le détail ci-dessus, que toute la machine du monde ne composé qu'un corps dont toutes les parties sont liées par des milieux qui participent des extrêmes, ce lien est caché, ce nœud est secret, mais il n'est pas moins réel.

Le corps de l'Homme tire sa nourriture de la plus pure substance des trois

regnes de la Nature , qui passent successivement de l'un dans l'autre , parce qu'il en est la fin , le complement & l'abregé : ayant été fait de terre & d'eau , il ne peut se nourrir que d'une matiere analogue , c'est-à-dire d'eau & de terre , & ne peut manquer de s'y résoudre.

L'esprit se nourrit de l'esprit de l'univers , & de la quintessence de ce qui le constitue.

L'ame enfin de l'Homme s'entretient de la lumiere divine dont elle tire son origine.

L'Homme étant donc l'abregé de toute la Nature , doit apprendre à se connoître , comme étant le précis & le raccourci d'icelle.

Par sa partie spirituelle , il participe à toutes les créatures immortelles , & par sa partie matérielle , à tout ce qui est caduque dans l'univers.

Il est constant que le petit monde est fabriqué à l'exemple du grand

monde , & que Dieu a introduit à ce dernier un esprit de vie universel , qui environne l'univers ; cela étant reçu , la même chose doit se rencontrer au petit monde ; tellement que la connoissance des deux donne celle de tout l'univers , & de la nature des choses ; car de la connoissance du monde sensible , nous venons à celle du Créateur (*a*) ; & quiconque ne viendra pas à la connoissance du principiant par celle du principié , sera dans des perpétuelles ténèbres.

Il est vrai que celui qui n'aura pas la connoissance des choses corruptibles , n'arrivera jamais à celles des permanentes. Ce que semble dire l'Apôtre Saint Paul aux Romains , Chapitre premier , que les choses invisibles de Dieu se rendent manifestes & visibles à

(*a*) *Per creaturam creator intelligitur*, dit S. Augustin.

la créature par celles qui ont été faites de lui.

C'est pourquoi Saint Chrysostome , sur la Gènesé , dit « qu'il faut de la » contemplation des créatures monter » & parvenir au Créateur ; & que » ceux-la , dit-il , sont bien ignorans » & dépourvus d'entendement qui , » des créatures , ne peuvent atteindre » à la connoissance du Créateur ».

Après ce qui a été dit ci-dessus, que l'Homme est l'harmonie du grand & petit monde ; il faut donc avoir recours aux biens de l'un pour réparer l'autre.

Si cet esprit universel vivifie , nourrit & maintient par une irrigation continuelle de la liqueur vitale & végétative , l'être & la vie de tous les composés élémentaires leur donnant les vertus , les forces & les propriétés ; il assemble & lie les deux extrêmes , forme & matiere , qui par leurs actions contraires seroient dans une mortelle siccité

Les raisons alléguées ci-dessus , démontreront que l'Homme symbolise , par son ame intellectuelle , au monde céleste , représentant en lui l'image de la Divinité , pourquoy le Sage connoît l'Unité en la Trinité , & l'adore , puis il communique aux mortels la puissance qu'il a reçue du Créateur.



REMARQUES

Sur l'Acidum Pingue du S^r MEYER.

EN considérant de près la séparation des eaux inférieures avec les supérieures (a), nous avons lieu de croire que ces eaux n'étoient qu'une vapeur aqueuse, ou une ténébreuse humidité; car si entre toutes les substances créées, la seule humidité est un sujet capable de recevoir toutes les formes, elle peut être, par conséquent, le sujet sur lequel a roulé tout l'ouvrage de la création.

Ce chaos ténébreux étant, informe & une masse confuse propre à toutes les formes, & indifférente pour toutes, devoit nécessairement avoir l'essence d'une vapeur humide.

On remarque toujours que dans

(a) Gen, ch. pr. v, 6.

toutes les productions du monde inférieur, les spermes sont revêtus d'une humeur aqueuse, & que les semences des végétaux étant jettées en terre, pour y être réincrudées, se réduisent en humidité mucilagineuse, & il ne se fait point de génération en quelque regne que ce soit, qu'auparavant les spermes ne soient réduits en leur première matiere, vrai chaos, que le Philosophe doit parfaitement connoître.

L'on voit par-là que cette matiere aqueuse, ou vapeur ténébreuse, a été sans doute la première matiere de cette masse informe, & de cet embryon du monde, qui devoit servir de base & de fondement à toutes les générations.

La première matiere est double; c'est-à-dire soufre & mercure (non les vulgaires), qui est une humidité de l'air mêlée avec chaleur, & cette humidité a été nommée par les Philosophes, *humide radical* ou *mercure des corps*.

Voilà le vrai *acidum pingue* que Meyer a cru faire voir , comme un caustique que l'on peut trouver , selon lui , dans la chaux , ou autres pierres calcaires , c'est-à-dire , un caustique par excellence. Je soutiens le contraire , & qu'on ne pourra jamais trouver dans une chose morte ; l'*acidum pingue* n'est point caustique , au contraire , il est benin , c'est l'ame de la Nature , le feu joint à l'humidité , qui est le principe de vie de tous les mixtes , c'est la forme informant jointe avec la matière , l'agent & le patient de la Nature , l'actif & le passif ; enfin c'est la première matière de tous les corps créés , par conséquent un esprit de vie , qui ne peut se trouver que dans les corps vivans & animés ; qui seroit , au contraire , destructif , s'il étoit caustique , parce que tout caustique porte avec lui la destruction de tous les composés. Pour si peu qu'un Physicien veuille étudier la Nature , avec un peu

d'attention, il verra que les trois regnes qui la composent sont sujets à des changemens & à des vicissitudes, surtout dans le regne animal & végétal, qu'ils sont sujets à corruption, & que cette corruption est une nouvelle vie, qui ne peut se reproduire qu'en revenant au principe, qui est la premiere matiere, par la réincrudation que cette premiere matiere est très-mucilagineuse, comme je l'ai démontré ci-dessus, & que nous le remarquons à toutes les semences que l'on met en terre.

L'art, aidé par la Nature, le démontre assez dans le regne animal; & dans le regne minéral l'on trouve que le mercure, mêlé avec le soufre, est cette premiere matiere si recherchée des Savans, & qui n'est apperçue que des vrais Philosophes, eux seuls en ont la clef. Voilà le vrai *acidum pingue* qu'on ne pourra jamais trouver dans des corps qui ont souffert la violence du feu, parce qu'on ne peut trouver une
chose

chose vivante dans aucun corps qui aura passé par la corrosion ou la fusion ; la Nature ne violente rien , comme l'art le fait par la Chymie.

Nous voulons dissoudre , nous ne faisons que séparer les parties ; la Nature fait le contraire ; elle n'a que deux objets , dissoudre & coaguler , séparer le pur de l'impur , ne s'affimile qu'avec les parties homogenes , & rejette celles qui lui sont hétérogenes ; au lieu que l'art mêle les unes & les autres , sans distinction & connoissance de cause. L'on ne peut appeller dissolution que ce qui est de la même nature ; car l'eau régale ne dissout pas l'or , ne fait qu'en séparer les parties , ne pouvant se les rendre semblables , n'étant point de la même nature , étant deux corps opposés. J'appelle dissolution , deux corps semblables , ou du même genre , comme la glace dans l'eau chaude , le sel fondu dans l'eau , &c. parce que ces corps étant homogenes , s'affimi-

C

lent entr'eux , & font voir une vraie dissolution.

Si MM. les Physiciens eussent bien fait attention à la génération des mixtes , ils n'auroient pas eu tant de peine à trouver dans leur production de quoi se satisfaire sur la nature de cet *acidum pingue* si longtems recherché ; ils auroient reconnu l'erreur où ils ont été jusqu'à présent.



DISSERTATION

*Intéressante au sujet de la Médecine
Universelle.*

JE ne doute point que les Philosophes Hermétiques ; qui sont dans le secret spagirique , ne s'élevent contre moi , de parler avec trop de clarté ; en effet , ils auroient raison , si l'honneur de Dieu , & l'utilité du prochain n'auroient pas plus d'autorité que leur considération particulière ; ce n'est qu'aux Enfants de Doctrine , que j'adresse la parole , que j'ouvre aujourd'hui les secrets de la Philosophie occulte , pour y faire voir à l'œil , & toucher au doigt , la véritable interprétation des écrits des Sages , desquels les habitans de la montagne chymique se sont servis pour cacher leur Terre aux impies ennemis jurés de Dieu , & des doctes nourrissons de la Nature ; & par ce

moyen ayant découvert la vérité de cet art , vous confessez qu'il est licite , utile , honnête & vertueux , car *David* , *Salomon* , *Esdra*s nous en rendent témoignage.

Or , si les Rois prophanes & sacrés ont eu connoissance de la Médecine , les saints Personnages ne l'ont pas ignorée. Saint Thomas l'a pratiquée ; il est tellement utile d'en connoître le principe , que j'ose dire , que sans lui , notre vie n'est qu'une mort , notre repos , un tourment ; notre calme , une mer orageuse agitée des flots écumeux de toutes sortes de misères ; car outre que Dieu , par ce moyen , nous rend possesseurs d'une source de biens , & d'une santé non défailante , il nous donne encore la science & la sagesse , avec la clef pour ouvrir le cabinet de la Nature , & nous rendre possesseurs de ses effets les plus cachés. C'est pourquoi on peut dire , avec vérité , que tous les arts ont puisé de celui-ci tous les mo-

dées , comme les plus grands Sculpteurs tiroient les meilleurs traits & linéamens , pour leurs ouvrages , de la seule statue de Policlitus. Tellement qu'étant possesseur de cette science , notre vie est environnée de murailles si fortes , que nous pouvons dire hardiment : viennent les maladies , la pauvreté ; viennent les chagrins , les soucis & les pertes , elles ne feront aucune breche à cette citadelle ; laquelle étant toujours à l'épreuve de toutes les tempêtes & bourasques de la mer , de tous les accidens de la terre , des changemens des airs , & des influences célestes , en brave tous les effets ; tellement qu'on n'aspire , après le comble de tout ce qu'on peut souhaiter sur la terre , à autre chose qu'au bonheur éternel , lequel est la jouissance du Créateur de toutes choses ; & pour parvenir à un si grand bien , plusieurs personnes , de toutes qualités & conditions , se sont opiniâtrées à la recher-

che de la *poudre* qu'on appelle de *projection* ou *transmutation*, sans en connoître la matiere, ni la façon de la mener à sa perfection; aussi plusieurs d'entr'eux, trompés dans leur bouffole, faisant ancre à toutes eaux, agités du vent de leurs erreurs, se sont détournés du vrai chemin de *Colchos*, navigeant au golfe de leur évidente ruine: car c'est un axiome très-véritable, que, *qui ne sait ce qu'il cherche, ne sait ce qu'il trouvera.*

Combien de maisons perdues! combien de sommes dépensées par ces souffleurs chimériques! Faites donc, beaux & rares esprits, provision de la grace du Tout-Puissant, & puis vous irez, chers nourrissons de la Nature, goûter le doux nectar cueilli dans les jardins d'icelle, en vous armant *de fide & taciturnitate*; & ayant ouvert le cachot d'Hyppocrate, descendu dans le puits de Démocrite, & dévoilé la nuit d'Orphée, vous rencontrerez le cin-

quième élément intérieur , propre à la seule essence des corps , unique fondement de tout individu , qui a été nommé *multiforme* , ayant toutes sortes de noms. Ils l'ont appelé *Mercure* , parce qu'il s'accommode à tout ; cet esprit vital se *métallise* , se *végétalise* , & *animalise* , & ce , en une infinité de différentes especes.

Ils l'ont nommé *azoth* , parce qu'il est Médecine universelle , *nullus morbus contra quem non sit inventa medicina*. L'Ecclésiaste dit : *medicina est gratia data à Deo , cujus fundamentum non sunt Academici Libri , sed invisibilis misericordia Dei & donum* ; tellement qu'étant un acte de la miséricorde de Dieu , elle peut être dite sans blasphème Déesse de la santé & du bonheur. Or , entre toutes les vocations dont l'Homme puisse être pourvu en ce monde , il n'y en a point de plus honorable , plus vraie , plus excellente & divine que la Médecine ; je n'excepte

ni la Jurisprudence avec l'abyme des Loix; ni l'Arithmétique, avec la confusion des nombres; ni la Musique, dans le charme de ses concerts; ni la Géométrie avec ses mesures; ni l'Astronomie, avec ses spheres: enfin, je n'excepte aucun des arts. La Médecine est le modele le plus accompli de tout ce qu'on a de plus rare; aussi qui dit la Médecine parfaite, dit en un mot, *l'Encyclopedie*; car elle contient tellement toutes les autres sciences & arts en elle, que quiconque seroit si osé d'en séparer quelqu'une, ce seroit détruire entièrement tout le composé; (semblable en cela aux statues de Phidias, ce fameux Sculpteur, dont l'antiquité a réservé la mémoire jusqu'à present, qui étoient bâties de tel artifice, qu'une pierre s'éboulant en causoit la ruine totale), sujet pour lequel l'esprit de l'Homme trouve dans la Médecine (c'est-à-dire dans la vraie) un espede de repos, qui contient toutes les au-

tres sciences : ce qu'il ne feroit en aucune féparément ; & quoique la Médecine foit la plus grande joie des Hommes , l'unique bien de la vie , un don de Dieu , & que tous ses effets font autant de miracles , les Hommes les plus barbares en ont tellement cheri les féctateurs , qu'ils leur ont dressé des statues , comme aux Dieux immortels ,

Je dis donc que la Médecine Hermétique est vraie , parce qu'elle est de la création de Dieu , & partant ses regles très-certaines : d'autant (comme dit le Philosophe) , que Dieu & la Nature ne font rien en vain. L'Ecclésiaste nous l'apprend en ces termes : *Le Souverain a créé la Médecine de la terre &c. & un peu plus bas : l'eau amere ne fut-elle pas faite douce par le bois ; la vertu d'iceux est pour la connoissance des Hommes.* Et presque dans tout ce Chapitre le Sage ne parle que de l'excellence & vérité de la Médecine , mon-

trant que Dieu en est l'auteur, & partant elle est très vraie. Sur quoi il faut noter qu'il dit que l'eau amere fut faite douce par le bois, voulant dire que par la préparation des remedes tirés de la terre, & méthodique administration d'iceux, les maladies sont bientôt guéries. Ce qu'on peut appeller *l'Ambrosie des Dieux*, ou *Elixir des Philosophes* ou *Sages*, comme on pourra le voir dans mon *Traité de l'Ambrosie*, traduit de l'Anglois, à la fin de cet Ouvrage.

O sainte & admirable Nature! dit un Philosophe qui ne permet pas que l'Artiste s'éloigne jamais de la certitude de son art, s'il te prend pour règle & niveau de toutes ses opérations.

Ces exemples, que je tire des effets de l'Archée & Vulcain, dans le Microcosme, ne s'éloignent nullement de la vérité.

On ne fera point surpris, comme je l'ai annoncé, des remarques que je

ferai sur quelques articles extraits du Livre des *Erreurs & de la Vérité*, & de trouver, en même-tems, des Differtations un peu étendues sur la Médecine universelle, & sur la Végétation.





PENSÉES

DE L'AUTEUR

Du Livre *des Erreurs & de la Vérité.*

DE LA VOIE

DE LA RÉHABILITATION.

« IL ne faut pas non plus être étonné
» des ressources qui restent à l'homme
» après son crime ; c'étoit la main d'un
» pere qui le punissoit, & c'étoit aussi
» la tendresse d'un pere qui veilloit
» sur lui lors même que sa justice l'é-
» loignoit de sa présence. Car le lieu
» dont l'Homme est sorti est disposé
» avec tant de sagesse, qu'en retour-
» nant sur ses pas, par les mêmes
» routes qui l'ont égaré, cet Homme

» doit être sûr de regagner le point
 » central de la forêt , dans lequel seul
 » il peut jouir de quelque force , &
 » de quelque repos.

» En effet , il s'est égaré , en allant
 » de quatre à neuf , & jamais il ne
 » pourra se retrouver qu'en allant de
 » neuf à quatre. Au reste , il auroit
 » tort de se plaindre de cet assujettisse-
 » ment; telle est la loi imposée à tous
 » les êtres qui habitent la région des
 » peres & des meres , & puisque
 » l'homme y est descendu volontaire-
 » ment , il faut bien qu'il en ressente
 » toute la peine. Cette loi est terrible ,
 » je le fais ; mais elle n'est rien , com-
 » parée à la loi du nombre *cinquante-*
 » *six* , loi effrayante , épouvantable
 » pour ceux qui s'y exposent ; car ils
 » ne pourront arriver à soixante-quatre
 » qu'après l'avoir subie dans toute sa
 » rigueur.

» Cependant , en le punissant ainsi ,
 » son pere ne voulut pas lui ôter tout

» espoir, & l'abandonner entièrement
 » à la rage de ses ennemis; touché de
 » son repentir & de sa honte, il lui
 » promit qu'il pourroit, par ses efforts,
 » recouvrer son premier état; mais
 » que ce ne seroit qu'après avoir ob-
 » tenu d'être remis en possession de
 » cette lance qu'il avoit perdue, & qui
 » avoit été confiée à l'agent par lequel
 » l'Homme étoit remplacé dans le cen-
 » tre même qu'il venoit d'abandonner.

» C'est donc à la recherche de cette
 » arme incomparable, que les hommes
 » ont du s'occuper depuis, & qu'ils
 » doivent s'occuper tous les jours,
 » puisque c'est par elle seule qu'ils peu-
 » vent rentrer dans leurs droits, &
 » obtenir les faveurs qui leur furent
 » destinées ».

Si l'Homme veut regagner le point
 central, dont il s'est égaré par son
 orgueil, il faut qu'il s'étudie soi-même,
 qu'il revienne sur ses pas, jusqu'à l'unité
 du principe; il le peut avec un peu de

peine ; il ne recouvrera jamais (dans le sensible) l'immortalité qu'il a perdue , par sa propre faute , comme je le ferai voir plus bas.

On ne doit pas être étonné que l'Homme qui ne se connoît pas lui-même , ignore les décrets de la Providence , qu'il raisonne sans fin & sans succès , sur une infinité de choses sensibles qu'il a sous les yeux ; que sa raison échoue , lorsqu'il veut juger par ses foibles idées , des desseins du Créateur , & de la maniere dont il opere.

Les attributs de la Divinité se manifestent dans chaque partie de l'Univers , par leur dépendance mutuelle & leur accord ; c'est surtout dans l'union de l'être intellectuel , & le sensible , que ces attributs brillent avec le plus grand éclat ; puisque c'est par cette union que tout l'ordre parvient à son unique fin ; & à la gloire de son Auteur ; c'est par elle que l'Univers entier doit

répondre aux vues de celui qui l'a tiré du néant.

Cela seul doit porter l'Homme à adorer Dieu dans toutes ses divines perfections ; car (suivant la tradition & les Peres) il avoit été créé immortel dans le Paradis terrestre , comme on le voit par le Chapitre II de la Genese , v. 17. Toutefois, peu de personnes ont sçu rendre raison suffisante pour preuve de cette immortalité.

Personne ne doute que tout ne soit sujet à corruption, & qu'il ne puisse se séparer, raison pour laquelle, il est difficile de faire voir l'Homme immortel : mais voici comme je le ferai entendre.

Dieu avoit créé le Paradis terrestre des vrais élémens, non-élémentés très-purs, tempérés, & conjoints ensemble en leur plus grande perfection, de manière que, comme ils étoient incorruptibles, tout ce qui provenoit d'eux également, & très-parfaitement con-

joint, doit être incorruptible & immortel ; car l'égalité & parfaite conjonction ne peut souffrir de défunion.

L'homme créé de ces élémens incorruptibles , conjoints ensemble , par une juste égalité , en telle sorte qu'il ne pouvoit être corrompu , c'est pourquoi il avoit été destiné pour l'immortalité.

Mais après que l'Homme , par sa désobéissance , eût transgressé les Commandemens de Dieu , il fut banni du Paradis terrestre , & Dieu le renvoya dans le monde corruptible & élémenté , dans lequel , ne pouvant vivre sans nourriture , il fut contraint de se nourrir des élémens élémentés , corruptibles , qui infecterent les purs élémens dont il avoit été créé , & ainsi il tomba peu-à-peu dans la corruption , jusqu'à ce qu'une qualité prédominant sur l'autre , tout l'entier composé ait été corrompu , qu'il ait été attaqué de plu-

seurs infirmités , & qu'enfin la séparation & la mort s'en soit suivie.

Le Créateur lui a conservé son ame immortelle , l'ayant créé à son image , & formé comme l'abrégé de tous ses ouvrages , le plus parfait des êtres corporels , par son ame intelligente & immortelle , lui a donné tous les dons & les vertus des choses supérieures & inférieures ; il a fini l'ouvrage de la création par la formation de l'Homme , ayant créé tout l'Univers en grand avant d'en faire l'abrégé , c'est pourquoi il est nommé *Microcosme*.

Le moyen artificiel de se conserver la vie heureuse a été de tout tems le premier & principal objet que les Hommes raisonnables & sensés de toutes les Nations du monde , ont eu naturellement à cœur , par-dessus tous les autres devoirs de l'humanité ; ils y ont toujours dirigé leurs vœux , leurs recherches , leurs peines , leurs travaux , la plupart même en ayant fait

le sujet & l'acte de leur Religion, adoroient les vertus divines, infuses en la Nature, sous l'idée d'une première cause, présidant à tout pour faire leur bonheur; c'est de cette source que la Philosophie a pris naissance.

De tout tems les Hommes ont pensé, réfléchi, médité; ce grand spectacle de l'Univers a dû les frapper d'admiration, & piquer leur curiosité naturelle.

Né pour la société, l'Homme a cherché les moyens d'y vivre avec agrément & satisfaction; ne dût-il pas sentir, en se repliant sur lui-même, que la conservation de son être n'étoit pas un objet moins intéressant; & penseroit-on qu'il se soit oublié, pour ne s'occuper que de ce qui étoit autour de lui?

Sujet à tant de vicissitudes, en bute à tant de maux, fait d'ailleurs, pour jouir de tout ce qui l'environne, il a

fans doute cherché les moyens de guérir ses maladies pour conserver plus longtems une vie toujours prête à lui échapper.

Il ne lui a pas fallu méditer beaucoup , pour concevoir & se convaincre que le principe qui constitue son corps , & qui l'entretient , étoit aussi celui qui devoit le conserver dans sa manière d'être : l'appétit naturel des alimens le lui indiquoit assez. Mais il s'apperçut bientôt que ces alimens, aussi périssables que lui , portoient dans son intérieur un principe de mort avec le principe de vie.

Il fallut donc raisonner sur les êtres de l'Univers , méditer longtems pour découvrir ce fruit de vie , capable de conduire l'Homme presque à l'immortalité.

Ce n'étoit pas assez d'avoir apperçu ce trésor à travers l'enveloppe qui le couvre & le cache aux yeux du commun , pour faire de ce fruit l'usage

qu'on se propoſoit , il étoit indiſpenſable de le débarrasser de ſon écorce , & de l'avoir dans toute ſa pureté primitive. On ſuivit la Nature de près , on épia les procédés qu'elle emploie dans la formation des individus , & dans leur destruction : non-seulement on connut que ce fruit de vie étoit la base de toutes ſes générations , mais que tout ſe réſolvoit en ſes propres principes.

On ſe mit donc en devoir d'imiter la Nature , & ſous un tel guide , pouvoit-on ne pas réuſſir ? A quelle étendue de connoiſſances certe découverte ne conduiſit-elle pas ? Quels prodiges n'étoit-on pas en état d'exécuter , quand on voyoit la Nature , comme dans un miroir , & qu'on l'avoit à ſes ordres.

Peut-on douter que le deſir de trouver un remède à tous les maux qui affligent l'humanité , & d'étendre s'il étoit poſſible , les bornes preſcrites à

la durée de la vie , n'ait été le premier objet des ardentés recherches des Hommes , & n'ait formé les premiers Philosophes ? Sa découverte dût flatter son Inventeur , & lui faire rendre de grandes actions de grâces à la Divinité , pour une faveur si signalée.

Mais il dût penser , en même-tems , que Dieu n'ayant pas donné cette connoissance à tous les Hommes , il ne vouloit pas , sans doute , qu'elle fût divulguée , il fallut donc n'en faire participant qu'à quelques amis ; aussi Hermès Trismégiste , Egyptien , le premier de tous les Philosophes connu avec distinction , ne le communiqua-t-il qu'à des gens d'élite , à des personnes dont il avoit éprouvé la prudence , & la discrétion. Ceux-ci en firent part à d'autres de la même trempe , & cette découverte se répandit dans tout l'Univers.

Dieu lui avoit pour ainsi dire , infusé les Arts & les Sciences , afin d'en inf-

truire le monde entier ; mais cependant , il sentit bien qu'il n'étoit pas à propos de découvrir les Mystères trop sublimes de la Nature & de son Auteur, à un peuple aussi peu capable d'être frappé de leur grandeur.

Il fit choix , pour cet effet , d'un certain nombre d'Hommes , qu'il reconnut les plus propres à être dépositaires de son secret , & seulement entre ceux qui pourroient aspirer au trône ; il les établit Prêtres du Dieu vivant , après les avoir rassemblés , les instruisit de toutes les Sciences & les Arts , en leur expliquant , ce que signifioient les symboles , & les hyéroglyphes qu'ils avoient imaginés.

Un Auteur Hébreu , du Livre qui a pour titre , *la Maison de Melchisedech* , parle d'Hermès en ces termes : « La
 » Maison de Canaan vit sortir de
 » son sein un homme d'une sagesse con-
 » sommée, nommé Adris , ou Hermès.
 » Il institua le premier des Ecoles ,
 » inventa

» inventa les Lettres & les Sciences ; il
 » apprit aux Hommes l'ordre des tems ;
 » il leur donna des Loix , & leur mon-
 » tra la manière de vivre en société ,
 » &c. »

Dans le nombre de ces Arts & Sciences, il y en avoit une (c'étoit l'art de guérir les maladies) qu'il ne communiquoit à ces Prêtres qu'à condition qu'ils la garderoient pour eux, avec un secret inviolable. Il les obligea, par serment, à ne la divulguer qu'à ceux qui, après une longue épreuve, auroient été trouvés dignes de leur succéder : les Rois leur défendirent même de la révéler sous peine de la vie. Cet art étoit appelé *l'art des Prêtres*, comme nous l'apprenons de Salamas (*de mirabilia Mundi*) de Mahumet-Ben-Alsmachaudi, dans Gelaldinus, Histoire d'Egypte.

» *Fuit autem nacraus Artis Sacerdo-*
 » *talis & Magiæ peritus ; fuit autem*
 » *mirabilia multa magna , » &c.*

D

Alkandi (*ibidem*) fait mention d'Hermès dans les termes suivans :

» Du tems d'Abraham, vivoit en
 » Egypte Hermès, ou Idris second,
 » que la paix soit sur lui; il fut nommé
 » Trismégiste, parce qu'il étoit Pro-
 » phète, Roi & Philosophe; il ensei-
 » gna l'Art des métaux, l'Alchimie,
 » l'Astrologie, la Magie, la Science des
 » esprits. Pitagore, Empedocle, Ar-
 » chélais, le Prêtre, Socrate, Ora-
 » teur & Philosophe, Platon, Auteur
 » Politique, & Aristote le Logicien,
 » puisèrent leur science dans les écrits
 » d'Hermès ».

Eusèbe déclare qu'Hermès fut l'Instituteur des hyéroglyphes, qu'il les réduisit en ordre, & les dévoila aux Prêtres; que Manhéton, Grand-Prêtre des Idoles, les expliqua en Langue Grecque à Ptolomée Philadelphe: ces hyéroglyphes étoient regardés comme sacrés; on les tenoit cachés dans les lieux les plus secrets des Temples.

Le grand secret qu'observèrent les Prêtres, & les hautes Sciences qu'ils professoient, les firent respecter, & considérer de toute l'Égypte, tant, pendant les longues années qu'ils n'eurent point de communication avec les étrangers, qu'après qu'ils leur eurent laissé la liberté du commerce, l'Égypte fut toujours regardée, comme le Séminaire des Sciences & des Arts; Philon Juif, Livre premier de la Vie de Moïse, rapporte que « Moïse avoit » appris en Égypte, l'Arithmétique, » la Géométrie, la Musique, & la » Philosophie symbolique, qui ne s'y » écrivoit jamais que par des caractères sacrés; l'Astronomie & les Mathématiques ».

S. Clément d'Alexandrie s'exprime dans les mêmes termes que Philon; mais il ajoute, la Médecine & la connoissance des hyéroglyphes, que les Prêtres n'enseignoient qu'aux enfans des Rois du pays, & aux leurs propres.

D 2

Les Grecs qui avoient voyagé en Egypte , y avoient appris bien des choses , par la fréquentation des Prêtres de ce pays , qui étoient dépositaires du secret , ainsi que les Mages chez les Persans , les Mécubales & les Cabalistes chez les Hébreux , les Bracmanes aux Indes , les Gimnosophistes en Ethiopie , les Druïdes , chez les Occidentaux ; ces derniers (quoique long-tems après Hypocrate) ont été ceux qui ont habité notre patrie , & dont la réputation a fait très-grand bruit dans toutes les parties du monde ; les principaux passoit pour des grands Philosophes , Théologiens , Astrologues ; à l'exemple des Egyptiens , des Prêtres & des Lévites , ils attribuoient , quoique Payens , toutes les merveilles à la Nature , en la personne des fausses Divinités , n'étant pas assez stupides & insensés pour adresser leur culte à des figures inanimées , impuissantes & incapables , par elles-mêmes , d'aucun

effet ; les grandes connoissances qu'ils avoient foncièrement acquises dans la Nature , font présumer qu'ils avoient trop de lumières , pour avoir donné dans cette grossière absurdité , très-éloignée du sens commun & de la raison , départie à tous les hommes , dès la création du monde.

Les fables même ingénieuses qu'ils ont inventées , pour caractériser les vertus divines en la Nature , & l'art secret de ses opérations sont des fictions , sous lesquelles ils ont caché ses mystères , comme ayant leur source dans la sagesse du premier Moteur , dont la majesté respectable exigeoit cette discrétion , à l'égard d'un Peuple grossier & prophane , qui tourne à mépris & à mal les choses les plus sacrées , & c'étoit l'effet de leur prudence.

Je finirai cet article par démontrer l'origine & administration de la Médecine , en la personne des Chanoines de Notre-Dame de Paris , ou Officiers

Ecclésiastiques, qui sont venus après les Druides, desquels ils tenoient cette Science par tradition : je ne m'étendrai pas sur cette matière, attendu qu'on peut la trouver plus au long dans les Annales de Paris ; je dirai seulement que les Officiers Ecclésiastiques suivoient la règle des Apôtres, qui, tous étoient Médecins des ames & des corps, en soignant les malades & les traitant avec beaucoup de charité ; ce qui est admirable, c'est qu'ils guériffoient toutes les maladies & infirmités (si la volonté de Dieu n'en avoit autrement ordonné) par des remedes naturels, dont ils acquéroient la connoissance & l'usage dans l'étude de la Nature, qui les fournit, sans qu'il soit besoin d'avoir recours à des secours étrangers, impuissans ou destructeurs, c'est pourquoi ils avoient leur Ecole de Médecine auprès de leur Eglise, rue des Bucheries.

Comme l'amour de Dieu & du

prochain faisoit tout leur devoir & leur mérite, ils obtinrent de faire construire près d'eux un Hôtel de charité, où on apportoit, recevoit & traitoit les infirmes & malades, avec tous les soins & les secours, dont, par esprit d'institution & d'état, ils étoient capables, & s'en faisoient un point essentiel de Religion : ils opéroient des cures & guérisons miraculeuses, si surprenantes, que cet Hôpital d'infirmierie fut alors appelé *Hôtel de Dieu*, & par corruption, *Hôtel-Dieu*.

Progression quaternaire.

» Si l'homme avoit une Chimie ;
 » par laquelle il peut, sans décomposer
 » les corps, connoître leurs vrais prin-
 » cipes, il verroit que le feu est le
 » propre de l'animal, l'eau le propre
 » du végétal, & la terre, le propre du
 » minéral ; alors il auroit des signes
 » encore plus certains pour reconnoi-
 » tre la véritable Nature des êtres, &

» ne seroit plus embarrassé pour discerner leur rang & leur classe ».

L'Auteur auroit pu dire, sans se compromettre, que le feu & l'air sont le propre de l'animal; l'air & l'eau, celui du végétal, & l'eau & la terre, celui du minéral; toute personne un peu instruite dans cette partie, n'ignore pas que deux extrêmes ne peuvent se joindre que par un milieu, voilà le ternaire universel.

Envain s'imaginera-t-on pouvoir, par le secours de la Chymie, acquérir de séparer les élémens, puisque l'esprit humain ne les connoît pas (la Nature n'a pas besoin de Chymie, elle n'a que deux objets, de dissoudre & de coaguler, voilà tous ses principes); ceux à qui le vulgaire donne le nom d'élémens, ne sont point réellement simples & homogènes; ils sont tellement mêlés & unis ensemble, qu'ils sont inséparables; & quoique l'Auteur n'en admette que trois, j'ose en ad-

mettre quatre; voilà le quaternaire inséparable, dont deux visibles & deux invisibles; mais les corps sensibles de la terre, de l'eau & de l'air, qui dans leurs sphères, sont réellement distincts, ne sont pas les premiers élémens que la Nature emploie dans ses diverses générations; ils semblent n'être que la matière des autres. Les élémens simples sont imperceptibles & insensibles, jusqu'à ce que leur réunion constitue une matière dense, que nous appellons corps, à laquelle se joignent les élémens grossiers, comme parties intégrantes. Les premiers sont l'ame des mixtes, l'agent, la forme informant, ou l'actif; & les seconds ne sont que le corps, le patient, la matière ou le passif.

Les anciens qui se sont appliqués à connoître la Nature, ont divisé tout ce qu'elle renferme, en quatre élémens, qu'ils ont regardé comme les quatre colonnes du monde, que Dieu, par sa sagesse, sépara du chaos, au

LE DIADÈME

tems de la création de l'Univers, qui par leurs actions contraires, maintiennent toute cette machine en égalité & en proportion, & qui enfin, par la vertu des influences célestes, produisent toutes choses sur la terre.

Lorsque Dieu eut formé la Nature pour régir toute la Monarchie du monde, elle commença à distribuer à chaque chose, des places & dignités selon son mérite; & après avoir constitué les quatre élémens, princes du monde; elle ordonna que chacun des quatre élémens agiroit sur l'autre; d'où il a été produit trois principes, le feu commença d'agir contre l'air, & de cette action fut produit le soufre; l'air pareillement commença d'agir contre l'eau, & cette action produit le mercure; l'eau aussi commença d'agir contre la terre; le sel a été produit de cette action.

L'Auteur supprime l'air, dont je parlerai dans la suite.

Des Qualités Occultes.

« C E qui est occulte pour les yeux
» du corps , c'est ce qu'ils ne voient
» pas ; ce qui est occulte pour l'intelli-
» gence , c'est ce qu'elle ne conçoit
» pas ; or , dans ce sens , je demande
» s'il est quelque chose de plus occulte
» pour les yeux & pour l'intelligence ,
» que les notions généralement reçues
» sur tous les objets que je viens d'an-
» noncer ? Elles expliquent la matière
» par la matière ; elles expliquent
» l'Homme par les sens ; elles expli-
» quent l'Auteur des choses par la Na-
» ture élémentaire.

» L'Homme voit dans ses sens le jeu
» de ses organes , mais il n'y reconnoît
» point son intelligence.

» Enfin , la Nature visible présente
» aux yeux l'ouvrage d'un grand Artiste ;
» mais n'offrant point à l'intelligence la
» raison des choses , elle laisse ignorer
» la justice du Maître , la tendresse

» d'un pere , & tous les conseils d'un
 » Souverain ; de façon qu'on ne peut
 » nier que ces explications ne soient
 » absolument nulles & sans vérité ,
 » puisqu'elles ont toujours besoin d'être
 » remplacées par de nouvelles expli-
 » cations ».

Dieu ayant donné à tous les Hommes les mêmes sens , il en résulte chez eux les mêmes sentimens , par conséquent les mêmes notions.

Mais aussi rien de si commun que de mal voir , de mal rapporter : la seule manière qui appartienne à l'Homme de raisonner juste , c'est l'analyse , & si ce même Homme , avec toute son intelligence , veut partir tout d'un coup des premiers principes , & veuille s'approcher de la Divinité par le bon principe , il n'y peut venir que par gradation , en étudiant cette même intelligence par la nature de son être : y a-t-il quelqu'un qui puisse se vanter que sa raison seule lui démontre la spiritualité de

son ame, ou son immortalité ? S'il ne suit de près les desseins du Créateur, qui éclatent de toutes parts, & surtout en rentrant en lui-même, en tâchant de se connoître, soit dans la manière dont il a reçu la vie, la soutient, la donne; alors il reconnoitra un Souverain, comme cause, qu'il doit admirer dans l'effet.

Deux penchans opposés se disputent le cœur de l'Homme, & le tirent en sens contraire; l'orgueil, comme l'aigle superbe, se plaît à monter & chercher la hauteur.

La volupté se trouve sur terre pour partager les sensations de la brute, c'est ce qui l'aveugle.

Le cœur de l'Homme est infini dans ses desirs, il soupire toujours après le bonheur; il est vrai qu'il est de la nature de tout ce qui existe de chercher son bien être, ce qui est une perfection.

L'Homme, depuis la chute, est sur-

jet à bien de passions , qui semblent toutes conspirer à son bonheur , puisqu'il n'y en a aucune qui ne lui propose la jouissance de quelque bien particulier : mais leurs intérêts sont souvent si opposés , & leurs objets si incompatibles , qu'elles ne cherchent qu'à se détruire mutuellement.

Les nuages qui s'élevent de leur sein ne peuvent éclipser entièrement le soleil de la raison humaine. Sa vive lumière , & l'expérience que nous faisons de l'insuffisance de nos semblables , nous découvrent qu'il n'y a aucun des biens vers lesquels nous nous sentons attirés , que nous ne puissions envisager sous le rapport d'un néant véritable , ou d'un malheur certain ; voilà les causes de nos délibérations : notre cœur veut & ne veut pas le même objet. Il le desire comme propre à contenter telle passion : il le refuse , comme contraire à telle autre , ou parce que la raison lui en défend la recherche.

Ce n'est que par notre raison que nous parvenons à la découverte de ce qui est occulte, & notre raison elle-même est aussi occulte que tout le reste.

L'orage s'éleve au-dedans de nous-mêmes, un vent favorable semble nous emporter loin de l'écueil, lorsqu'un vent contraire nous y pousse. Ne craignons point d'échouer, pourvu que nous écoutions la voix de notre intelligence.

Si le bruit des flots, le fracas de la tempête écartent pour quelques instans cette voix salutaire, ne cessons pas de prêter une oreille attentive; elle percera bientôt avec éclat, & nous fera arriver au port de la tranquillité & du bonheur.

De la source universelle des Erreurs.

« O N peut faire les mêmes observations sur la pureté originelle, la dégradation & les tourmens actuels.

» du principe qui s'est rendu mauvais,
 » la marche de tous ses écarts est uni-
 » forme, les premières erreurs, cel-
 » les qui les ont suivies, & celles qui
 » suivront, ont eu & auront perpé-
 » tuellement les mêmes causes ; en un
 » mot, c'est toujours à la volonté
 » mauvaise, qu'il faut attribuer les
 » faux pas de l'Homme, & de tout
 » autre être revêtu du privilège de la
 » liberté : car, je l'ai déjà dit, pour
 » démontrer que le principe d'une
 » action quelconque est légitime, il en
 » faut considérer les suites ; si l'être est
 » malheureux, à coup sûr il est cou-
 » pable, parce qu'il ne peut être mal-
 » heureux s'il n'est libre ».

L'Homme, depuis le péché origi-
 nel, peut être malheureux, sans être
 coupable, il peut être tombé dans un
 faux pas par ignorance, non par mé-
 chanceté ; & quoique l'Homme jouisse
 de la liberté, il ne l'a que jusqu'à un
 certain point, ce qu'il faut distinguer ;

& quoiqu'il ait la volonté , il n'a pas toujours la force de résister. A-t-il reçu un affront ? ou si quelque accident lui arrive , est-il libre de l'oublier totalement ? il est forcé malgré lui de s'en rappeler , même dans le moment où il voudroit n'en avoir aucune idée.

Je regarde la volonté , comme une faculté de l'ame , en tant qu'elle comprend , qu'elle juge , qu'elle veut ; de manière que cette faculté n'existe plus qu'en puissance , lorsque l'ame cesse d'operer.

Au milieu de la chaîne immense des êtres dont toutes les parties sont liées entr'elles , par une action & réaction mutuelle , & où tout suit une pente nécessaire , l'ame seule est indépendante ; elle seule prescrit à elle-même des loix. Aussi est-ce au-dedans de lui-même que l'Homme puise l'idée de la liberté. S'il ne contemploit que l'ordre matériel , il ne pourroit jamais s'en former la plus simple notion.

Combien de fois n'avons-nous pas rencontré nos malheurs dans le succès même de nos desirs ? combien de fois aussi nous avons gémi sur des évènements qui ont fait notre plus grand avantage ?

Recherches sur la Nature.

« LA première erreur qui se soit
 » introduite en ce genre , est d'avoir
 » fait de la nature matérielle une classe
 » & un étude à part. Quoique les Hom-
 » mes aient vu que cette branche
 » étoit vivante & active , ils l'ont re-
 » gardée comme étant séparée du
 » tronc ; & à force de s'arrêter à ce
 » dangereux examen , le tronc leur a
 » paru à son tour aussi éloigné de la
 » branche , qu'ils n'ont plus senti de
 » besoin qu'il existât ; ou du moins
 » s'ils en ont reconnu l'existence , ils
 » n'ont vu en lui qu'un être isolé dont
 » la voix se perd dans l'éloignement ,
 » & qu'il est même inutile d'entendre

» pour concevoir & accomplir le cours
 » & les loix de cette nature matérielle ».

Il n'est pas donné à tous de pénétrer jusqu'au sanctuaire des secrets de la Nature : très-peu de gens savent le chemin qui y conduit. Les uns impatiens s'égarent, en prenant des sentiers qui semblent en abrégier la route ; les autres trouvent, presque à chaque pas, des carrefours qui les embarrassent, prennent à gauche, & vont au tartare, au lieu de tenir la droite qui mène aux champs élysées, parce qu'ils n'ont pas, comme Enée, une Sybille pour guide. D'autres enfin ne croient pas se tromper en suivant le chemin le plus battu, & le plus fréquenté ; tous s'aperçoivent néanmoins, après de longues fatigues, que, loin d'être arrivés au but, ils ont ou passé à côté, ou lui ont tourné le dos.

Les erreurs ont leur source dans les préjugés, comme dans le défaut de lumières & solides instructions. La vé-

ritable route ne peut être que très-simple , puisqu'il n'y a rien de plus simple que les opérations de la Nature , Mais quoique tracée par cette même Nature , elle est peu fréquentée , & ceux même qui y passent se font un devoir jaloux de cacher leurs traces avec des ronces & des épines : on n'y marche qu'à travers l'obscurité des paraboles , des fables & des énigmes ; il est très-difficile de ne pas s'égarer , si un Ange tutélaire ne porte le flambeau devant nous.

Il faut donc connoître la Nature , avant de se mettre en devoir de l'imiter. L'étude de la Philosophie (ou Physique) , avoit donné cette connoissance à ces Hommes si rares dont j'ai parlé , non de cette Philosophie des Ecoles qui n'apprend que la spéculation , & qui ne meuble la mémoire que des termes plus obscurs & moins intelligibles que la chose même que l'on veut expliquer. Mais ayant la

Nature pour guide, ils adoroient l'Être Suprême, sans le connoître, en rendant hommage à cette même Nature, & à sa matiere principale en abrégé; car ils tenoient pour maxime & point de doctrine, que tout ce qui avoit vie, ne la possédoit, que comme origine céleste; Ovide lui-même en a témoigné son sentiment, en disant que Dieu est en nous.

Cicéron, & tous les grands Hommes de l'Antiquité ont parlé & pensé de même; donc ils reconnoissoient un Dieu auteur de la Nature, & de toutes choses, comme infus par son esprit éternel opérant en elle & leur conservateur.

De la Femme & de la Végétation.

« JE ne puis me dispenser non plus » de m'arrêter un moment sur cette » proposition que *la vraie menstrue des corps c'est la terre.* C'est dans elle en » effet que doit se décomposer princi-

» palement le corps de l'Homme : mais
 » le corps de l'Homme prend sa forme
 » dans le corps de la femme ; lorsqu'il
 » se décompose , il ne fait donc que
 » rendre à la terre ce qu'il a reçu du
 » corps de la femme. La terre est
 » donc le vrai principe du corps de la
 » femme puisque les choses retournent
 » toujours à leur source ; & ces deux
 » êtres étant si analogues l'un à l'autre ,
 » on ne peut nier que le corps de la
 » femme n'ait une origine terrestre ;
 » nous rappelant ensuite qu'elle a été
 » la première origine corporelle de
 » l'Homme , nous verrions sensible-
 » ment pour quelle raison la femme
 » lui est universellement inférieure.

» Il y a un fait que les Naturalistes
 » ne manqueront pas de m'opposer ,
 » c'est celui des liqueurs colorées qu'ils
 » font passer dans quelques plantes ,
 » parvenant ainsi à varier les couleurs
 » des fleurs , & même à changer ab-
 » solument celle qui lui appartenait
 » par la Nature.

» Toute plante a son principe inné
 » comme les autres corps ; les fucs ,
 » qui lui tiennent lieu d'alimens , ne
 » peuvent rien ajouter à ce principe ;
 » mais ils lui servent de défense contre
 » la réaction de la cause extérieure
 »ignée , qui sans eux surmonteroit &
 » consumeroit bientôt , par sa cha-
 » leur , les forces & l'action des prin-
 »cipes individuels , &c ».

Personne n'ignore que l'Homme & la Femme ne font qu'un , qu'ils font de la même nature , qu'ils ont tous deux le même principe ; Dieu créa l'Homme à son image , il le créa mâle & femelle , & leur dit : *Croissez & multipliez , remplissez la terre & vous l'assujettissez.* Quand Dieu donna à l'Homme une ame immortelle , il a donné à la Femme le même esprit de vie ; par conséquent le même principe , ils sont tous deux , par la matiere , extraits de la terre , ils doivent s'y résoudre.

La Femme est seulement d'une na-

ture plus humide que l'Homme , & non pas plus terrestre , car *la terre n'est pas la vraie menstree des corps* , ce que j'ose soutenir contre le systême de l'Auteur , *c'est l'eau* , comme étant le mercure des corps , qui fait la fonction de passif , ou patient dans la nature de tous les êtres , & l'Homme fait les fonctions d'actif , ou d'agent , étant doué d'une nature plus seche , c'est-à-dire de la partie de soufre , ou ignée ; la terre n'étant à proprement parler que le feces , ou *caput mortuum* , qui ne produit rien sans *eau* , comme je vais le démontrer dans la Végétation.



VÉGÉTATION.

V É G É T A T I O N.

LES terres ne font fécondes qu'en raison du plus ou du moins de plantes qu'elles produisent ; pour trouver le vrai principe de cette fécondité , il faut chercher celui d'une abondante végétation. On peut le découvrir dans le concours de plusieurs causes qui coo- perent toutes au produit des terres.

L'Agriculture-Pratique , confiée de tout tems à des gens sans étude , ne peut que nous fournir des faits à approfondir. Les Laboureurs qui n'ont d'autre science qu'une routine qu'ils chérissent ; ou ne savent pas les causes des effets dont ils sont témoins , ou les savent mal. Ceux qui voulant aller plus loin, n'ont consulté que ces Hommes bornés , n'ont pu faire des découvertes que suivant des notions envisagées dans un sens apparent , & non

E

sous un point de vue réel ; les uns & les autres ont regardé les terres comme des nourrices qui allaitent les plantes , après les avoir produites ; & par conséquent à leurs yeux , plus les terres sont *engraissées* , plus les plantes en reçoivent de nourriture , de vigueur & d'embonpoint : de-là le mot d'*engrais* consacré à toute substance qui parut multiplier la végétation , on imagina que la terre en recevoit de nouveaux sucs ; on croyoit par-là réparer ses forces épuisées par des récoltes précédentes , on vouloit l'approvisionner de nitre & de sels précieux , qu'on regardoit comme la source abondante des productions ; on envisagea dès-lors toute la terre appauvrie , comme une terre maigre & desséchée , qui manquant elle-même d'alimens , n'en pouvoit fournir à ses enfans : on s'empressa de rechercher partout des sels bienfaisans , de ce nitre si abondamment répandu ; surtout dans toutes les

substances animales. On en trouva dans les végétaux ; on les employa , réduits en cendre , ou consumés par une humidité destructive ; & tandis qu'on s'empressoit de tous côtés à découvrir tous les recoins où ce nitre pouvoit se trouver , on en apperçut des magasins répandus dans l'air. L'on crut alors être parvenu à l'heureux période d'une fertilité générale. Tous ceux qui , jusques-là , avoient éprouvé la malheureuse disette de ces engrais , si rares dans certaines contrées , se trouvoient à portée de s'en pourvoir dans l'air : on brisa de nouveau les mottes de terre déjà labourées. On en divisa & subdivisa les parties ; & en multipliant les surfaces , on présentoit une infinité de pores qui , comme autant de bouches affamées , faisoient tous les sels que l'air ambiant charioit : enfin le nombre des labours suppléa à la rareté des engrais.

Voilà donc les sels reconnus partout

comme le principe de la Végétation ; & la source de la fécondité ; comment oser s'élever contre un sentiment si unanimement reçu ? Comment dire que tous les sels, les engrais & les terres elles-mêmes ne sont qu'une occasion, qu'un secours de la Végétation, & dont la Nature peut se passer ?

L'Astronomie, fondée sur des calculs certains auxquels l'expérience & les événemens semblent obéir, n'envisageant que les objets les plus éloignés, paroît d'abord être inutile, ou du moins n'avoir aucun rapport avec les êtres qui nous environnent.

L'Astrologie a tâché vainement de rapprocher des points de vue aussi séparés : les abus qui en résultoient ont indisposé contre elle.

N'examinons point s'il est absurde que le cours périodique d'un astre puisse influencer sur des événemens incertains & très-souvent arbitraires. Mais quoique les animaux, libres dans leurs

mouvemens, ne doivent pas se soumettre à une détermination aussi fixe & décidée que les végétaux, dont la vie, l'accroissement & la mort suivent invariablement le cours des saisons; ceux-ci peuvent-ils se soustraire à l'empire des influences célestes? Je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un qui ne reconnoisse l'effet constant du Soleil sur toutes les plantes, puisqu'elles n'éprouvent pas de plus grandes variations que celles que sa chaleur leur cause.

Celui des autres astres est contesté; peut-être parce qu'on ne l'a pas assez approfondi; cependant il est certain que dans tous les pays, & de tems immémorial, les Laboureurs ont, par devers eux, des observations sur les différentes phases de la Lune; qui les dirigent dans le tems des semailles, de la taille & la coupe des plantes; ils attribuent souvent la fécondité de leur champ à tel tems de la Lune qu'ils l'ont ensemencé.

Je crois qu'une expérience de tant de siècles exigeroit un meilleur traitement des Physiciens ; qui la méprisent au point de ne vouloir pas même l'examiner. S'il y a eu des Savans qui ont donné à la Lune l'emploi de remuer les eaux immenses de la mer , n'y en aura-t-il jamais qui lui donnent celui d'en agiter quelques gouttes légères dans les plantes ? N'y auroit-il point de milieu entre un aveugle consentement au pouvoir illimité des influences , & une opiniâtreté négative de toute fonction ? Je veux dire que si les plantes ne lui doivent pas toute leur fécondité , n'en reçoivent-elles pas quelques secours ?

Sans attribuer aux astres subalternes une vertu que nous ne pouvons que supposer , nous ne saurions disconvenir que le Soleil ne soit l'occasion de la fécondité des terres ; mais comme il ne fait que mettre en jeu les matériaux de la Végétation , & que d'ailleurs

elle pourroit se passer de lui , il n'est pas le vrai principe de la fécondité des terres.

Le jardinage , bien plus perfectionné que l'agriculture , peut nous fournir des connoissances & des réflexions ; il manie , à son gré , toutes les Végétations ; il les répète , il les multiplie quand il veut ; il fait , à l'insçu du Soleil , & dans le fort de l'hiver , d'abondantes productions ; enfin la terre elle-même est quelquefois inutile à ses opérations.

Il employe le vrai principe de la Végétation , il l'employe très-souvent & très-abondamment , & par-là il commande , pour ainsi dire , à la Nature ; il se sert de l'eau , & elle lui procure constamment une abondante fécondité.

L'expérience nous montre tous les jours des plantes nées sans chaleur du Soleil ; on en trouve partout qui n'ont pas même eu besoin de terre pour

croître & se perfectionner ; partout il en naît sans le secours de quelque sel apparent. Mais rien ne végete sans *eau*, au contraire, partout l'humidité produit toujours une Végétation : sur le faite d'un vieux château, sur la surface & l'inégalité d'un mur, partout où quelques gouttes d'*eau* ont pû s'arrêter, on apperçoit une foule de plantes. Tous les corps en général qui renferment quelque humidité, soit portion du regne animal, ou végétal, dès qu'ils sont abandonnés à eux-mêmes, ils produisent & forment une certaine végétation qu'on appelle communément *moissure*, qui est, comme tout le monde fait, un amas d'infinité de petites plantes.

Tous les bleds, toutes les graines & les semences, tous les oignons germent, malgré nos soins, pourvu qu'ils soient humides ; vous leur procurerez inutilement tous les nitres & les fels, s'ils sont privés d'humidité, ils feront sans vie.

Il est encore d'expérience que rien ne croît, rien ne végète au milieu de ces engrais que l'on a toujours cru renfermer le vrai principe de la fécondité. Bientôt, au contraire, je démontrerai comment ils s'opposent à la production qu'opérerait, sans eux, l'eau qui s'y trouve.

L'histoire fait mention de différentes terres rendues stériles en y semant du sel ; mais ce sel, nous dit-on, n'étoit peut-être pas celui auquel on attribue la fécondité, & d'ailleurs, par sa trop grande quantité, il réchauffoit les terres, les brûloit, pour ainsi dire, & devoit nécessairement produire un mauvais effet. Il faut voir ce qu'on doit penser en examinant la fonction des sels dans la Végétation.

La Physique a découvert plusieurs opérations de la Nature qui échappent à la vue ordinaire ; & en suivant de près la naissance & l'accroissement des végétaux, à l'aide de la mécanique &

E. 5

de l'hydraulique, nous voyons leur marche, nous suivons leurs pas, nous touchons, pour ainsi dire, nous sentons la cause de leur mouvement.

L'eau se communique par juxtaposition; tout corps poreux qui la touche en est mouillé, puis elle s'insinue dans tous les pores assez grands pour l'admettre, & successivement tout le corps en est pénétré.

Lorsque le germe qui se trouve dans toutes les semences est humecté, il gonfle & grossit à proportion qu'il prend d'eau; obligé d'occuper un plus grand espace, il écarte les lobes qui le renferment, qui, en s'élargissant, présentent à leur tour plus d'entrée à l'eau; la petite plante contenue dans ce germe (quoique l'Auteur des Erreurs pense différamment), s'étend à mesure qu'elle reçoit des particules d'humidité; son volume augmente, par conséquent, la pélicule intérieure qui la renferme, dont l'eau a attendri les

fibres & élargi les pores , ne peut plus résister à l'effort du petit corps qui s'enfle à chaque instant ; elle s'ouvre , ou se déchire : pour peu qu'une chaleur douce mette en mouvement l'eau que contient la jeune plante , elle suit cette direction que la Nature a imposé à tout ce qui végete ; elle tend , par une élasticité , par un principe *inné* , à former une tige qui s'élève au-dessus de la terre , presque toujours perpendiculairement : les petites portions d'eau qui parcourent les fibres , en prennent toujours la figure , & par ces divisions , cette humidité se présente à la chaleur extérieure , sous la forme la plus convenable à en recevoir quelque solidité ; l'on s'est imaginé que c'étoit une espece de coction : tels on voit sur le feu ces sucS clairs & limpides , mais qu'une légère chaleur vient ensuite épaisir , & desquels on augmente la consistance à mesure qu'on pousse le feu sur lequel ils bouillonnent.

Ces portions d'eau n'offrent en tout sens qu'une surface infiniment déliée & subtile, que la Nature a si admirablement distribué: tapissant l'intérieur des fibres, bientôt elles en font partie en s'épaississant; d'autres particules viennent ensuite faire de même à leur tour, & successivement la plante se développant, donne entrée à de nouvelles gouttes d'eau qui prennent peu-à-peu une consistance, une odeur, une couleur & saveur proportionnées au degré de cuisson que leur permettent de recevoir les différentes figures & les divers aspects sous lesquels elles se présentent à la chaleur.

Quelques idées que l'on ait sur la Végétation, on est toujours obligé de recourir à l'eau dans le développement du germe de toutes les plantes; on sent le besoin qu'elles en ont dans leur accroissement & leur production, & tout le monde sait que dès l'instant qu'une plante est privée d'humidité, elle périt sans ressource.

Toute humidité indifféremment ne rend pas la terre féconde, ce ne peut être que celle de l'eau. Les végétaux ont besoin d'un aliment qu'ils puissent aisément changer en leur propre nature; il faut d'abord que cet aliment soit susceptible de toute sorte de figures, puisqu'il doit prendre celles des différentes parties auxquelles il se joint; il faut encore aux plantes une substance qui n'ait par elle-même aucun goût, pour qu'elles puissent lui donner le leur propre; comme chacune a son goût particulier qui est unique, il lui est plus aisé de le donner à un être qui n'en a point, que de lui en faire changer. Il en est de même pour l'odeur, la couleur & les autres qualités quelconques; le bon sens seul suffit pour voir que tous les corps qui ont quelques-unes de ces qualités déjà formées, offrent par-là un obstacle, & des difficultés de plus aux opérations de la Végétation.

L'eau est-peut-être, après le mercure, de tous les corps solides, celui qui entre plus aisément en fusion, au point même que dans nos climats il est rare, même dans l'hiver, que l'atmosphère n'ait pas une chaleur suffisante pour la tenir liquéfiée. Ce n'est que dans les contrées du nord les plus reculées, où cette chaleur n'étant pas suffisante, toute l'eau y conserve, toujours sous le nom de *glace*, son état de solidité naturelle, qui est le premier obstacle à la Végétation; mais dès le moment que l'eau est en fusion, il n'y a rien dans l'Univers qui rassemble plus des qualités convenables à la production des végétaux.

Indifférente par elle-même à toute sorte de figures, elle se forme toujours en globules exactement ronds, n'ayant pas plus de direction d'un côté que d'autre: elle est (par sa saveur indéterminée & presque insipide) plus aisément chargée du premier goût qui

se présente, que tous les liquides en général. ¶

Sans couleur, sans odeur, elle n'a rien de déterminé, ni qui s'oppose aux différens usages, aux différentes qualités que la Nature voudroit lui communiquer; d'où il paroît que l'huile, le vin, & tous les autres liquides offrent plus d'obstacles à la Végétation, & doivent l'empêcher; la retarder, ou tout au moins ils lui sont inutiles: ce que je dis des liquides, doit se dire, à bien plus forte raison, des solides.

Il est incontestable que les sels ayant une figure, une saveur, une couleur, une odeur déterminées, ne doivent pas être propres à la Végétation, puisqu'ils lui présentent tant de difficultés à surmonter, pour ne pas dire des obstacles invincibles.

On m'objectera que l'expérience doit l'emporter sur le raisonnement; si les sels n'étoient pas le principe de la

fécondité, ni eux, ni ce qui les contient ne seroient pas des *engrais*.

La Chymie vient ici au secours du raisonnement; elle nous apprend qu'il n'y a aucune substance qui attire ou qui reçoive autant l'humidité, ni qui la conserve mieux que les sels: il y en a même qui s'en chargent avec tant de rapidité, qu'ils en sont en peu de tems liquifiés & tombent en *défaillance*, au moment qu'ils sont exposés à un air qui nous paroîtroit d'ailleurs très-sec.

La Chymie nous apprend encore qu'il faut une certaine quantité d'*eau* pour tenir les sels en dissolution; c'est-à-dire qu'une certaine quantité de sel ne se dissoudra pas toute dans l'*eau*, si cette *eau* n'excede pas en certaine proportion la quantité de sel. Cette proportion varie suivant les sels; mais il suffit, pour le cas présent, de savoir que l'*eau* doit considérablement excéder le volume de sel qu'on lui donne à dissoudre.

La conséquence de ces vérités est dans la Nature, elle ne se dément jamais ; suivons les principes dans la fonction des sels. S'ils environnent les racines des plantes, l'on conçoit aisément que contenant toujours de l'eau, la conservant plus longtems que toutes les autres particules adjacentes, ils entretiennent la fraîcheur au pied de la plante, lui fournissent de leur humidité surabondante, & que chaque jour attirant ou retenant de nouvelles portions d'eau, ils donnent aux plantes ce coloris vif qu'annonce partout l'humidité ; de manière qu'en procurant à une terre beaucoup de sels, on lui procure un plus grand nombre de petits réservoirs, on lui fournit plus de moyens à conserver des particules d'eau, & à s'en pourvoir suivant ses besoins.

Je regarde les sels comme un milieu qui ne fournit rien de lui-même, mais qui sert de magasin ou d'entrepôt. Comme on ne peut pas dire qu'un

Homme soit riche en bled & en vin, lorsqu'il a beaucoup de caves & plusieurs greniers, parce qu'il se pourroit faire qu'il n'y eût rien dedans. Les sels ne sont proprement que la *futaille* qui peut contenir la nourriture des plantes; mais ils ne sont pas eux-mêmes nourriture.

Nous voyons tous les jours des végétaux qui viennent dans l'eau pure: toutes les plantes bulbeuses sur nos cheminées, toutes celles qui viennent en bouture; il est mille & mille Végétations qui se font dans l'eau pure: tous les Livres en sont pleins. Il y en a une infinité qu'on connoît, sans parler de celles qu'on n'a pas même essayé, & qui, probablement, réussiroient. La carafe qui contient l'eau fait ici en petit la fonction des sels dans nos champs.

Par le second principe dont je viens de parler, on voit que les sels, bien loin de produire, empêchent, retar-

dent & s'opposent à la Végétation. Suivons ces magasins, qu'on apprécie en raison du nitre qu'ils contiennent; voyons sortir des étables ces tas de litière à demi-consumée, qui conservent cette abondance de sels que les animaux nous fournissent: ils laissent *décant*er une eau brunie épaissie par tous les sels qu'elle tient en dissolution: jetez dans cette eau des semences les plus propres à germer, elles resteront immobiles, ou se détruiront & se consumeront plutôt que de végéter; ce n'est ni faute de chaleur, ni de sels, puisqu'ils y abondent; mais c'est faute d'eau.

Toute cette humidité que nous apercevons est imprégnée & rassasiée de sel; chaque particule d'eau est au point qu'on nomme *saturation*, & même il y a encore surabondamment des sels qui pourroient s'emparer de nouvelle eau, s'il en survenoit. Il n'en reste donc point de propre à s'insinuer dans

les pores des plantes ; la figure que les fels ont donné à ces globules d'eau forme un obstaële , leur épaisissement présente une résistance , la ténuité des fibres ne peut admettre ces particules aqueuses ainsi chargées ; leur goût , leur odeur , leur couleur , tout s'oppose , tout les rend inhabiles à la Végétation. Il faut qu'il y ait excès d'humidité , c'est-à-dire , des portions d'eau au-delà de ce qui est occupé par les fels.

Le préjudice que ce nitre apporte aux végétaux est bien sensible ; lorsqu'un Jardinier pousse par la chaleur , dans des serres ou des étuves , quelques plantes sur couches , le mouvement des parties insensibles de l'eau étant accéléré , les fibres & les pores des racines plus ouverts , l'air qui s'y trouve plus dilaté , il s'ensuit quelquefois qu'il s'insinue , qu'il se glisse la plus mince portion de sel dans cette quantité d'eau qu'agite la chaleur & que la

plante reçoit ; elle pâtit , languit , & retient , pour toujours , le goût de ces sels qu'elle ne peut jamais changer : elle n'acquiert point sa perfection ; l'on s'apperçoit à l'œil que les conduits étant obstrués , la plante est malade , la sève ne circule plus avec la même facilité ; tout le mouvement végétal est retardé ou interrompu.

La Chymie enseigne que le sel d'une plante quelconque , dissout , filtré , redissout & cristallisé cent & cent fois , conserve toujours sa même figure , son même goût & toutes ses mêmes qualités , qui different essentiellement du sel de toute autre plante ; mais si les plantes se nourrissoient des sels qu'on leur donne , elles auroient les qualités de ces sels , & toutes entr'elles , même goût & même faveur.

Mais , objectera-t-on , les plantes donnent un sel qu'elles contiennent , qu'elles ont donc reçu , & de-là il paroît que les sels doivent augmenter ,

ou du moins concourir à leur production.

Il est très-vrai qu'on en retire différens fels, comme de tous les corps sujets à l'analyse; mais outre que ces fels ont entr'eux des qualités diamétralement opposées, ils sont surtout très-différens de ceux dont on les suppose formés; d'où il ne paroît pas probable qu'ils ayent tous la même origine. Il est des Chymistes qui prétendent que certaines opérations produisent certains fels qu'on n'appercevoit point avant l'opération, regardant comme bien plus aisé d'en produire de nouveaux, que de changer ceux qui sont une fois formés. La Nature prend toujours les moyens les plus aisés dans ses opérations, & nous examinerons bientôt comment elle produit ces fels.

Mais, dira-t-on encore, si l'eau étoit le vrai & le seul principe de la Végétation, il s'en suivroit que partout où l'on pourra procurer abondamment

de l'eau, ou aura une abondante récolte.

Quoique l'eau soit le vrai principe de la fécondité des terres, il faut, que de leur côté, les terres soient disposées à la recevoir & à la conserver; elles doivent concourir à servir de *placenta*. Parcourons les champs, & l'expérience va confirmer ce raisonnement d'une manière palpable & sans réplique.

Le sable est un composé de pierres, ou cailloux très-petits, mais sensibles; chacun de ces petits corps est fort dur, & ne peut être pénétré par l'eau. De façon que les pluies les plus fréquentes, les rosées les plus abondantes, sur un champ de cette espèce, n'humectent que les surfaces de chaque grain de sable, & s'écoulent promptement & sans obstacles à travers tous ces petits corps. Leur dureté n'est pas susceptible de cette espèce d'adhésion, de cette consistance pâteuse, de certaine conglutination qu'éprouvent d'au-

tres terres. Les corps qui ne contiennent d'eau que sur leurs surfaces , perdent bientôt leur humidité au moindre vent , à la chaleur la moins sensible ; voilà un champ très-peu propre à la Végétation , faute d'eau.

Un champ graveleux est l'assemblage des corps durs , inégaux & plus gros que les précédens ; ce sont autant de pierres qui , ne pouvant s'imbiber d'eau , ne la conservent également que sur leurs surfaces ; ils sont encore plutôt desséchés que le sable. Ainsi le gravier est un terrain incapable de Végétation , faute d'eau.

Prenons des terres d'une nature opposée ; il y en a , par exemple , qui ont cette consistance , cette conglutination , qui , liant intimement ses parties , retient & conserve l'eau très-long-tems. Elle exige plus de labeurs ; il faut briser & rebriser ses parties , soit pour que l'eau parvienne jusqu'au niveau ordinaire des petites racines , soit pour
que

que les fibres , si tendres & si déliées , puissent s'étendre & s'allonger sans trop de résistance. Là vous aurez la fécondité , si vous avez de l'eau.

Sans parcourir tous les champs ; il suffit d'examiner que chaque terre est plus ou moins fertile ; à proportion qu'elle approche de la nature des terres ci-dessus ; c'est-à-dire à proportion qu'elle peut conserver plus ou moins d'eau. Donnez au champ de sable , ou de gravier , une portion de cette terre , ainsi forte , qui lui retienne assez d'eau , & vous aurez une Végétation abondante.

Les prairies (sans envisager la nature de leur terrain) forment un tissu d'une infinité de petites racines qui s'entrelacent en tout sens , & capables par-là de retarder l'écoulement des eaux. Procurez de l'eau abondamment à vos prés , leur surface est en état de se la conserver ; vous aurez la fécondité.

F

La surface des terres , qui , depuis longtems , n'ont été travaillées , est comme un corps solide qui ne peut être pénétré par l'eau , que dans certains trous ou fentes qu'elle se forme , qu'elle élargit , & par lesquels elle s'écoule aisément.

Faites bêcher , en votre présence ; une terre de cette espece , après une très-grande pluie ; on tournera des mottes entieres qui , loin d'être mouillées , ne feront pas même humides ; comment cette terre peut-elle conserver une eau dont elle n'a pas été imbuë ? Mais tournez & retournez cette terre , sans lui donner aucun prétendu engrais ; brisez & rebrisez toutes les parties de sa surface , comme les Jardiniers le font dans leurs jardins , vous présenterez à l'eau une multitude innombrable de petites cellules dans lesquelles elle s'éjournera plus ou moins longtems , en raison de la consistance de ces réservoirs insensibles , & dans

le grand nombre, quoique bien des particules d'eau s'évaporeront ou s'écouleront ; il se trouvera toujours de ces petites loges qui en conserveront : en un mot, s'il pleut beaucoup, ou si vous arrosez abondamment vos jardins, vous aurez la fécondité.

Plusieurs Physiciens, qui ont tourné leurs vues vers l'Agriculture, ont admis diverses sortes d'*engrais*, parmi lesquels ils ont beaucoup exalté la *marne* ; cependant, en faisant son analyse, elle contient souvent moins de nitre que la terre qu'elle doit féconder ; comment accorder cette thèse avec celle des sels ? Ces Spéculateurs auroient bien pû voir qu'elle alloit servir de réservoir, comme éponge, à une terre trop *délavée*, trop peu tenace, & lui conserver une *eau* que l'aridité de ses parties ne pouvoit retenir ; & dans cette fonction, elle n'est pas un *engrais*, elle ne fait que le contenir. L'on en doit dire autant de la

chaux dont l'usage est de lier, de coller, pour ainsi dire, les parties qu'elle touche, & c'est précisément cette adhésion qui renferme & retient l'eau dans mille petits réduits.

L'histoire nous fournit un trait qui semble prouver la réalité d'un engrais, proprement dit; d'où il s'ensuivroit que l'eau ne seroit pas le seul. Nous n'avons pas d'exemple d'une fécondité plus étonnante que celle de l'Égypte, & cette fertilité n'est due qu'à un limon que le Nil y dépose. Examinons la vérité; l'expérience parle, écoutons-la.

Si ce limon du Nil étoit un engrais par lui-même, celui de l'année précédente, celui de plusieurs autres années; enfin tout ce qu'il en pourroit rester depuis plusieurs siècles, répandu sur toute l'Égypte, joint encore à celui de l'année courante; tout cela, dis-je, augmenteroit continuellement la fécondité; mais, au contraire, toutes ces couches deviennent inutiles,

si cette *année courante*, le Nil ne parvient point à certaine hauteur, & surtout s'il n'y séjourne un certain tems.

Ce limon cesse donc d'être un engrais d'une année à l'autre ; & l'on sent réellement que dans le prétendu système des sels, ils ne pourroient être tous entièrement détruits par une seule récolte ; & d'ailleurs pourquoi celui de l'*année courante* cesseroit-il d'être engrais ? L'on s'apperçoit aisément que la terre, dans ce climat fort chaud, a besoin de faire ses provisions d'eau abondantes, pour prévenir la disette des pluies, & réparer une évaporation continuelle, & l'on sent que ce limon composé de particules bien divisées, que l'eau, en les chariant, a le tems de bien pénétrer, & qu'elle pénétre encore dans ce séjour nécessaire ; ce limon, dis-je, couvrant la surface des terres ainsi humectées, conserve dans lui-même beaucoup d'humidité, retarde le desséchement des champs dont

il tapisse la surface , qu'il garantit de l'ardeur du soleil ; enfin il conserve à l'Egypte l'eau qui fait sa fécondité ; & cette fécondité est si bien due à l'eau , qu'elle est toujours proportionnée à la hauteur du Nil & à son séjour , c'est-à-dire à la quantité d'eau qu'il a le tems d'y insinuer , & l'eau est le seul principe de la fécondité de l'Egypte.

Cependant tous les lieux inondés , les terres couvertes d'eau , ne produisent pas une abondante récolte ; & , dira-t-on , si l'eau étoit le principe de la fécondité , il semble que plus il y auroit de ce principe , plus il devroit y avoir de fécondité.

Il est très-vrai , & une constante expérience nous démontre que , partout où l'on fournit abondamment de ce principe , on occasionne d'abondantes Végétations , & l'on produit de vastes prairies jusques sur les rochers , si l'on y conduit l'eau & qu'on l'y entretienne. Mais il faut faire une observation : les

alimens si nécessaires à la vie & à l'accroissement des animaux leur devient, par leur trop grande quantité, si nuisibles, que leur excès leur cause même la mort.

L'eau est l'aliment des végétaux ; il est tout naturel que son excès leur soit nuisible ; & pour voir comment cet excès d'eau peut retarder la Végétation, la suspendre & l'empêcher même entièrement, portons le flambeau de la Physique dans cet admirable & mystérieux mécanisme de la Nature.

Toutes les *eaux* évaporées & différemment analysées, laissent une portion terreuse, déposent un sédiment qui est un assemblage de petits corps insensibles d'abord, & invisibles par leur extrême délicatesse & leur grande division ; mais qui, rapprochés, réunis, forment un corps à-peu-près terreux. Peut-être est-ce la terre comme *élément* ; toutes les *eaux* en général en contiennent plus ou moins.

En examinant le tissu & la structure des plantes , nous appercevons des fibres de toute espece , des pores de diverses figures. L'eau s'insinue naturellement dans tous ces pores , & elle y séjourne jusqu'à ce que la chaleur ou le vent l'ait évaporée. A mesure que cette humidité se dissipe , les particules terrestres contenues dans l'eau , comme plus pesantes , plus épaisses , s'embarrassent dans tous ces tissus cellulaires , & tandis que les particules d'eau les plus subtiles & les plus déliées s'envolent & se dissipent ; celles qui sont plus grossieres s'arrêtent dans mille recoins. L'eau dépose son sédiment & abandonne les petites portions plus grossieres ; ces petits corps se desséchent peu-à-peu ; ils acquierent , par leur desséchement , par leur réunion , une certaine force , un état de solidité qu'ils n'avoient point dans l'eau , avec laquelle ils étoient ou paroissoient être liquides. Cette consistance ne leur

vient qu'à proportion de la sicccité qu'ils éprouvent.

L'art de faire le papier nous met sous les yeux une opération à-peu-près semblable. Entrons dans une papeterie : nous y verrons une liqueur qui, quoique blanchâtre, n'en est pas moins limpide ; elle ne contient rien dans l'état actuel, ou plutôt elle ne semble contenir rien qui ait réellement la moindre résistance ou solidité. Voyez un châffis qu'on trempe horizontalement dans cette liqueur, & qu'on en retire ensuite baigné de ce liquide ; le poids de l'eau en entraîne d'abord la plus grande partie ; mais elle dépose, dans l'embaras d'un grillage délié, un nombre infini de petits corps qui, privés d'eau qui les tenoit en un extrême division, se rapprochent, ou en acheve le desséchement ; & à mesure que l'humidité abandonne ces particules, elles prennent une consistance, elles acquièrent certaines qualités, elles forment

un corps qui existe & se soutient par lui-même , & l'on voit naître enfin une feuille de papier.

Ce n'est que le desséchement qui a formé ce nouveau corps , & si l'on avoit toujours laissé les particules imprégnées ou imbues d'eau , elles n'auroient pu acquérir cette solidité que nous leur voyons. Admirons la même marche , mais plus délicate , dans l'habile Nature : les plantes pompent dans la fraîcheur de la nuit une abondante humidité ; elles la perdent ensuite le jour par la transpiration qu'éprouvent tous les corps , par la dilatation des pores , par cette agitation que la chaleur du Soleil donne ou accélère dans les liquides. Ce sont toujours les parties les plus déliées qui sont mises plus aisément en mouvement ; ce sont elles qui sont emportées , tandis que le sédiment s'arrête dans la plante , où , par le desséchement , toutes ses particules réunies parviennent à cette so-

lidité proportionnée & si merveilleusement combinée ; c'est ainsi que l'on voit naître une feuille d'arbre.

La nuit est destinée à la nourriture des plantes, & le jour à leur digestion : pendant la nuit, la Nature répand par tout une rosée *nourrissante*, & la chaleur du jour opere la sécrétion des alimens pris pendant la nuit ; c'est ainsi que sert à tous les végétaux cette alternative de fraîcheur & de chaleur, de jour & de nuit, d'*humectation* & de dessèchement ; c'est ainsi que l'œil même tout grossier qu'il est, croit voir grandir les plantes pendant la nuit, ou du moins s'appercevoir de leur progrès après la pluie.

Ce dessèchement alternatif est si nécessaire, que la Nature ne manque jamais de l'employer ; sans lui les plantes ne pourroient jamais acquérir cette solidité qui leur est propre : les premières particules déposées ne pourroient assez se réunir, si elles étoient

fans cesse imbuës ou noyées dans de nouvelles *eaux* ; elles ne pourroient perdre que très-peu de leur fluidité apparente ; les végétaux foibles , souvent hydropiques & d'une couleur pâle , annonçeroient que les fucs qui les forment ne sont pas digérés, c'est-à-dire qu'une humidité trop abondante, ou trop souvent survenue , n'a pas donné le tems aux parties terreuses de se déposer , de se réunir , & de s'arranger ; en un mot , cette espee de *stratification* , qui est peut-être le grand secret de la végétation , ne peut se faire , s'il y a trop d'humidité , & l'on conçoit aisément , sans entrer dans un plus grand détail , comment l'excès d'*eau* doit retarder la végétation , & souvent l'empêcher entièrement.

Les bornes que je me suis prescrites , ne permettent pas de développer ici toutes mes idées , ni de prouver en détail que le sédiment de

Peau a les dispositions les plus propres à devenir ce à quoi le mécanisme des fibres le déterminera : c'est-à-dire , que si ses parties sont principes , elles peuvent aisément acquérir , ou plutôt former tel ou tel goût , prendre telle ou telle autre consistance , suivant leur cuisson & leur quantité , composer par les différentes combinaisons , certains sels , se colorer de telle ou telle façon , en suivant l'arrangement de leur surface. En un mot , il paroît probable que toutes ces qualités dépendent du choix des plantes.

On doit comparer ce choix à celui du cribble qui reçoit dans une certaine loge de petits grains noirs , dans une autre des pierres , ici le bled le plus menu , & là le bon grain. L'entrée des pores qui fait ce choix dans les végétaux , est sans doute la première cause de leur différence.

Quelque système que l'on admette , il résultera toujours que la végéta-

tion ne doit son abondance ni à la terre, ni aux sels, ni aux engrais prétendus, puisqu'elle peut se passer de tous ces secours; mais que l'eau lui est si nécessaire, qu'aucune plante ne peut naître sans elle, qu'il ne se fait aucun accroissement que par elle, & qu'elle opere enfin toutes les productions végétales.

Il est vrai qu'il y a des *eaux* qui n'opèrent pas cette fécondité; peut-être parce que ces eaux tiennent en dissolution certains sels, ou que le sédiment qu'elles contiennent est composé de parties trop dures ou trop grandes, ou enfin parce qu'elle a déjà des qualités acquises comme les sels, trop difficiles à changer.

Ce n'est pas seulement pour les végétaux que l'eau est féconde; elle l'est encore infiniment dans le genre animal: il n'est rien d'aussi prolifique que les poissons; il y en a dans lesquels nous rencontrons plus d'œufs

que dans dix mille animaux terrestres. La population est constamment très-abondante dans les *eaux*, pourvu qu'elles n'aient point contracté quelques qualités étrangères & hétérogènes.

Par-tout enfin, l'*eau* est le principe de la fécondité : la Géographie ne nous montre aucun pays froid, qu'elle ne nous apprenne sa fertilité ; & dans toutes ces contrées du Nord où l'humidité peut séjourner, où les terres très-souvent couvertes de neige conservent long-temps cette *eau* productrice, on y fait d'abondantes récoltes. Dans les lieux les plus sauvages, la terre produit elle-même de nombreuses forêts, & ces arbres qui naissent sans culture & sans soin, deviennent par le seul secours de l'*eau*, beaucoup plus gros, plus longs & mieux nourris qu'ailleurs. La fécondité suit l'*eau*. Mais au contraire dans les pays chauds, où le Soleil dessèche & prive les terres

d'humidité, l'on ne rencontre que des plaines arides où rien ne végete.

Enfin, les pays froids ou chauds, les terres fortes ou légères ne sont fertiles qu'à proportion de l'eau que leur surface peut retenir : l'expérience le démontre par-tout, & m'oblige à conclure que l'eau est la vraie menstree des corps, & par conséquent de la fécondité.

Des Semences Vermineuses.

« TANT que nos corps subsistent
 » dans la plénitude de leur vie & de
 » leur action, le principe dominant
 » qui les dirige tenant toute l'enve-
 » loppe dans l'équilibre, en empêche
 » la dissolution, & contient l'action de
 » ces mêmes germes destructeurs. Mais
 » quand ce principe dominant vient à
 » abandonner cette enveloppe, alors
 » les principes secondaires n'ayant plus
 » de lien, se séparent naturellement
 » & laissent le champ ouvert à tous

» ces animalcules , ils aident même à
 » leur naissance & à leur accroisse-
 » ment , par une réaction & une cha-
 » leur propre à leur faire percer une
 » enveloppe féminale.

» Alors les débris du cadavre servent
 » de pâture à ces insectes , & passent
 » en eux , comme les alimens passent par
 » la digestion dans tous les corps vivans ;
 » dans les uns & dans les autres , le prin-
 » cipe du corps dissous ne passe dans le
 » corps vivant pour l'animer ; car je l'ai
 » établi , chaque être a la vie en soi , &
 » n'a besoin que d'une cause extérieure
 » pour mettre en action & soutenir
 » son propre principe. «

Le corps de l'Homme est sujet à
 l'altération & à la dissolution , comme
 tous les autres mixtes ; l'action de la
 chaleur produit ce changement dans
 la maniere d'être de tous les individus
 sublunaires , parce que leur masse étant
 un composé de parties plus grossieres ,
 moins pures , moins liées , & plus

hétérogenes entre elles, que celles des êtres ou des Planettes, elle est plus susceptible des effets de la raréfaction.

Cette altération est dans son progrès une vraie corruption, qui se fait successivement, & qui, par degrés, dispose à une nouvelle maniere d'être; car l'harmonie de l'univers consiste dans une diverse & graduée information de la matiere qui le constitue.

L'unité d'action dans les Principes.

« IL est évident que dans les actes
 » les plus cachés des êtres corporels,
 » tels que la formation, la naissance,
 » l'accroissement, & la dissolution, les
 » principes ne se mélangent point, &
 » ne se confondent jamais avec les
 » principes.

» Les alimens ne sont que des moyens
 » de réaction propres à garantir les
 » corps vivans de l'excès de réac-
 » tion ignée, qui dévore & dissout suc-

» cessivement ces êtres alimentaires,
 » comme elle dissoudroit, sans eux,
 » le corps vivant lui-même. Ainsi,
 » ils ne sont pas, comme le croient
 » les Observateurs, & la multitude
 » après eux, des matériaux, dont
 » l'être qui se forme doit être com-
 » posé, puisque cet être a tout en
 » lui avec la vie, que les êtres ali-
 » mentaires étant dissouts, n'ont plus
 » rien, & que ce qui pourroit leur
 » rester se perd continuellement à me-
 » sure que les principes particuliers
 » se séparent de leur enveloppe, &
 » vont se réunir à leur source origi-
 » nelle; ainsi, cette mutation appa-
 » rente des formes ne doit plus sé-
 » duire, jusqu'à nous faire croire que
 » les mêmes principes recommencent
 » une nouvelle vie; mais nous restes-
 » rons persuadés que les nouvelles
 » formes que nous voyons sans cesse
 » naître & se reproduire à nos yeux,
 » ne sont que les effets, les résultats

» & les fruits des nouveaux principes
 » qui n'avoient point encore agi , &
 » nous aurons sûrement de l'Auteur
 » des choses , l'idée qui lui convient ;
 » lorsque nous dirons que tout étant
 » simple , tout étant neuf dans tous
 » ses ouvrages , tout doit y paroître
 » pour la première fois. «

Tout a été formé lors de la création,
 & il n'y a pas plus de matière qu'il
 y en avoit dès le commencement du
 monde. Tout retourne à son principe ,
 chaque individu est en puissance dans
 le monde matériel , avant que de pa-
 roître au jour sous la forme indivi-
 duelle , & retournera dans son tems à
 son rang , & au même point d'où il est
 sorti.

L'Homme a besoin de nourriture ;
 & rien ne le peut nourrir que ce qui
 a quelque esprit de vie ; ainsi les ra-
 cines , les plantes , les légumes , les
 graines , les chairs , servent à la
 nourriture de l'Homme ; le tout se

fait par le moyen des corpuscules de vie qui passent d'un composé à l'autre.

Cette nourriture est nécessaire pour augmenter la substance d'un enfant qui vient de naître ; & pour cet effet , il faut employer un nouveau composé qui lui serve d'aliment , qui doit périr & être détruit pour nourrir celui qui vient d'être fait ; ainsi le lait est un composé rendu propre à nourrir cet enfant , ce qui démontre la circulation des composés qui changent les uns dans les autres , pendant que les premiers élémens demeurent toujours les mêmes dans un si grand nombre de changemens.

La Nature n'est donc qu'une circulation universelle , non par de nouveaux principes qui n'ont point agi , (comme dit l'Auteur ,) mais par la conservation des individus , qui consiste dans l'union étroite de la forme & de la matière ; le nœud , le lien qui forme cette union consiste dans celle du feu inné , avec

l'humide radical ; cet humide radical est la portion la plus pure & la plus digérée de la matiere.

Les anciens Philosophes , par leur intelligence , avoient pénétré dans les plus secrets ressorts spirituels de cette même Nature , découvert & trouvé les influences célestes & surcélestes , que le Très-Haut avoit infus en tous ses ouvrages , dès le commencement du monde. Ils avoient pensé que non-seulement le principe spirituel de vie est dans la nature de chaque être , pour son existence, & sa conservation , mais encore pour sa réparation , & suivant l'axiôme des Sages :

Nature contient Nature ; Nature s'éjouit en Nature ; Nature surmonte Nature ; nulle Nature n'est amandée , sinon en sa propre Nature.

Paroles fort courtes , qui devroient être gravées sur le marbre ou sur le bronze en caractères d'or.

Chaque individu porte avec soi :

même , sa vie & sa mort , comme la santé & la maladie , & chaque chose est rendue saine ou malade , par cela même qui est de l'espece & propriété de son semblable.

En voici un exemple tiré de l'Homme ; il est extrait , quant à son être extérieur , du limbe de la terre la plus subtile , & est un extrait de toutes les créatures terrestres , à cause de quoi il est nommé *Microcosme* ou *petit Monde*.

Or ce que l'Homme mange & boit , prend sa forme de la terre en plus grande partie : les fruits qu'elle engendre , produit & fournit pour sa nourriture , sont les principaux moyens de maladie ou de santé ; plus sont nobles les fruits ou créatures de la terre , dont l'Homme prend sa nutrition , plus il en est sain ; au contraire , plus les alimens , dont il se nourrit , sont ignobles , & de mauvaise qualité , plus aussi il est infirme &

malade ; les premiers se rapportent à la fanté, & à la vie du corps, & les seconds, à son indisposition & à sa mort.

Système des Développemens.

« Je n'ai plus qu'une légère remar-
 » que à faire aux observations de la
 » Nature sur un mot qu'ils emploient
 » en traitant des corps. Ils en annon-
 » cent la naissance & l'accroissement,
 » sous le nom de *développement* ; nous
 » ne pouvons leur passer cette ex-
 » pression, parce que s'il étoit vrai
 » que les corps ne fissent que se dé-
 » velopper, il faudroit qu'ils fussent
 » entiers dans leurs germes, ou dans
 » leurs principes, ils en feroient dis-
 » paroître leur qualité primitive d'être
 » simple ; alors ils ne feroient plus
 » indivisibles, ni par conséquent re-
 » vetus de l'immortalité ; ou il fau-
 » droit, pour la conserver aux prin-
 » cipes, la conserver aussi aux êtres
 » corporels

» corporels qui y feroient renfermés ;
 » ce feroit accorder ce que nous avons
 » nié jusqu'à présent , & contredire
 » grossièrement ce que nous avons
 » établi ».

L'Auteur se sert du mot d'*enveloppe* (dans l'Article des Semences Vermineuses), & contredit ceux qui annoncent la naissance par le nom de *développement* , & sur cela il forme un autre système sur la nature des êtres : faudroit-il changer le terme par le mot de *dilatation* ? cela feroit à son gré peut-être plus analogue.

J'ai dit ci-devant , tant dans l'Article de la Végétation , que dans une autre part , que tout retournoit à son principe , & que chaque individu étoit en puissance dans le monde matériel avant que de paroître au jour sous sa forme individuelle.

Voici comme je le ferai entendre , soit par dilatation , ou développement & d'une autre manière.

G

Je mets un grain quelconque (soit de bled ou autre semence), dans la terre ; il se pourrit , & se dissout par un dissolvant qui contient un esprit dont les atomes sont de même nature en partie que ceux de la semence , ou du moins sont-ils assez subtils pour pénétrer les vuïdes de l'écorce du grain , & du sperme , qui enferment l'esprit féminal , qui par ces ouvertures , trouvant son envelope dilatée , se dégage de la cloture (ou de l'envelope) , où il étoit enfermé ; les corpuscules originaux commencent à se pousser les uns les autres , l'ayant été eux-mêmes par l'esprit dissolvant qui a commencé le jeu , & qui régit son mouvement par d'autres ; car tout ce qui meut est mu par un autre ; & ainsi successivement les parties du monde , les particules & corpuscules se poussent & repoussent mutuellement , c'est - à - dire par l'action & réaction ; ce mouvement ayant commencé avec le monde , du-

D

ra jusqu'à la fin , lorsque Dieu fixera toutes choses , & arrêtera toutes les générations.

Les esprits féminaux étant donc ainsi dégagés & mis en liberté , montent en haut , & forment une tige & un tuyau fort délicat.

Les esprits émissaires de la Nature supérieure font & entretiennent toute communication avec la Nature inférieure ; les uns s'en vont , quand les autres viennent ; ceux-ci retournent à leur source , quand ceux-la en descendent ; & par ce flux & reflux continu , la Nature se renouvelle & s'entretient. Ce sont les ailes de Mercure , à l'aide desquelles ce Messager des Dieux rendoit de si fréquentes visites aux habitans du Ciel & de la Terre. Raison pour laquelle les anciens Philosophes avoient ce Dieu en vénération très-mystérieuse , & lui rendoient plus d'honneurs qu'à tous les autres Dieux. La raison de cette prédilection

étoit prise dans l'opinion qu'ils avoient que ce Mercure leur apportoit tous les biens du ciel , avec lequel il entretenoit leur commerce & leur union , qu'il présidoit à leur conservation , qu'il étoit l'inventeur de tous les arts , & des sciences utiles à leur Patrie & à leur vie , dont il leur procuroit tous les moyens ; ce qui avoit aussi allusion au Mercure philosophique & à la Médecine universelle dont ils étoient possesseurs dans le sens hermétique , & sous le sceau d'Harpocrate : ils en faisoient un acte de Religion , la cachoient sous des mystères sacrés (voilà la vraie Maçonnerie dont je parlerai plus bas très-légerement) , & pour qu'elle ne fût pas entendue par le commun du peuple , ils se servoient de fables , énigmes , hiéroglyphes ou paraboles , qu'ils se sont plus étudiés à obscurcir qu'à développer ; aussi recommandent-ils sans cesse de ne pas les prendre à la lettre ; d'étudier les

loix de la Nature , de comparer les opérations dont ils parlent avec les siennes, de n'admettre que celles que l'Auteur y trouvera conformes.

Car l'ame de l'Homme est dans son esprit ce que l'œil est dans son corps ; tous les deux voient, l'une les choses intelligibles & compréhensibles, l'autre les choses sensibles, & la raison le veut sans contradiction.

Des Causes temporelles & du Ternaire universel.

« Nous avons indiqué précédem-
 » ment que les essences, ou les élé-
 » mens, dont les corps sont univer-
 » sellement composés, étoient au nom-
 » bre de trois ; c'est par le nombre de
 » trois que s'est manifestée la loi qui a
 » dirigé la production des élémens : il
 » faut donc que ce soit aussi par le
 » nombre de trois que se manifeste la
 » loi qui a dirigé & qui dirige la cor-
 » porification de ces mêmes élémens.

» Je fais qu'on ne s'accordera pas
 » d'abord avec moi sur ce que j'ai
 » enseigné que les élémens n'étoient
 » qu'au nombre de trois , tandis qu'on
 » en reconnoît quatre universellement.
 » On aura été surpris de m'entendre
 » parler de la terre , de l'eau & du feu ,
 » sans que j'aie rien dit de l'air. Je
 » dois donc expliquer pourquoi il
 » ne faut admettre en effet que trois
 » élémens , & pourquoi l'air n'en est
 » point un.

» La Nature indique qu'il n'y a que
 » trois dimensions dans le corps ; qu'il
 » n'y a que trois divisions possibles
 » dans tout être étendu ; qu'il n'y a
 » que trois figures dans la Géomé-
 » trie ; qu'il n'y a que trois facultés
 » innées dans quelqu'être que ce soit ;
 » qu'il n'y a que trois degrés d'expi-
 » tion pour l'Homme , ou trois grades
 » dans la vraie F. M. ; en un mot ,
 » que sous quelque face qu'on envisa-
 » ge les choses créées , il est impossi-

» ble d'y trouver rien au-dessus de
» trois ».

Je fais que le nombre de trois, dont j'ai parlé ci-devant, est sacré & divin, & que c'est le nombre de perfection, & très - puissant. L'Écriture Sainte n'est remplie que d'exemples sur ce nombre. Trois Anges apparurent à Abraham ; Jonas resta trois jours dans le ventre de la Baleine ; Jesus-Christ fut renfermé trois jours dans le tombeau : tout n'est créé, n'est conservé & exécuté dans ce vaste univers, que par *poids, nombre & mesure* ; le Physicien ne connoît que trois regnes dans la Nature ; l'Arithméticien ne compte que par *livres, sous & deniers* ; le Géometre ne mesure que *longueur, largeur & profondeur* ; le Mathématicien ne considère que *ligne, superficie & corps*.

J'ai démontré aussi que le nombre de *trois* joint à celui de *quatre*, qui est le nombre élémentaire, formoit

G 4

celui de *sept* ; par conséquent j'ose admettre quatre élémens , comme je l'ai fait voir ci-devant , & que je crois le démontrer dans le cours de mon Ouvrage : c'est un quaternaire inséparable , pour ainsi dire , avec le nombre de trois , parce que le nombre quatre est la racine & le commencement de tous nombres , puisqu'additionnant 1 , 2 , 3 , 4 , cela produit le dénaire , qui est le nombre attribué à la Divinité ; car tous les Peuples , quand ils ont une fois supputé dix , recommencent par l'unité ; tous les anciens Philosophes ont également considéré l'unité comme étant le principe de toutes choses ; ils sont unanimement d'accord , qu'à cette unité , le binaire indéfini étoit assujetti , comme la matière à l'Auteur , & que de l'unité & du binaire , tous les nombres étoient engendrés ; que les points , les lignes , les surfaces ou figures applanies , les corps solides , avoient été tirés ; & que de ces

corps principaux, toutes choses élémentaires ont pris naissance : il y a donc quatre élémens, & premiers fondemens des choses dont tout est composé.

L'Ouvrier Immortel qui a tout créé, & qui conserve tout par *poids*, *nombre* & *mesure*, a voulu que le monde élémentaire, le sur-céleste & l'archétype fussent distribués en *feu*, *air*, *eau* & *terre* ; les quatre Animaux de la Vision d'Ezéchiel nous le démontrent : le Lion désignant l'élément du *feu* ; l'Aigle celui de l'*air* ; l'Homme l'élément de *Peau*, & le Bœuf celui de la *terre*.

Quoique le Tout-Puissant se réjouisse du nombre de trois, néanmoins il se répand aux choses créées par le nombre quaternaire.

Je respecte beaucoup le nombre ternaire, j'y suis même très-dévoué, ainsi qu'à la vraie F. M. ; & s'il m'étoit permis d'ouvrir aux yeux de la multitude les Archives du Monde, &

d'en dévoiler les mystères , pour y puiser l'institution de cet art , on y verroit son origine , antérieure même aux siècles les plus reculés , comme un dépôt (pour ainsi dire) , dans les décrets éternels du Souverain Architecte de l'Univers : on y verroit sa puissance agir sur le ténébreux chaos , en tirer la lumière , diviser les élémens , former cette immense quantité de sphères , en régler les ressorts & le cours pour en fixer l'immuable harmonie ; de - là dans l'enfance de la Nature , passant à l'Homme , comme le premier apanage de son être , faire la gloire de Salomon , le plus sage des Rois , des plus grands Princes de la terre , de tous les Philosophes de l'Antiquité : le bonheur & la science de tous ceux à qui il a été permis d'en sonder la profondeur.



DE L'AIR.

» J'AI enseigné que l'air n'étoit pas
 » au nombre des élémens, parce qu'on
 » ne peut en effet regarder comme
 » élément particulier, ce fluide grossier
 » que nous respirons, qui enfle, ou
 » qui resserre les corps, selon qu'il est
 » plus ou moins chargé d'eau ou de feu.

» Il y a sans doute dans ce fluide un
 » principe que nous devons appeller
 » *air* ; mais il est incomparablement
 » plus actif & plus puissant, que les
 » élémens grossiers & terrestres dont
 » les corps sont composés : cet air est
 » une production du feu, non de ce
 » feu matériel que nous connoissons,
 » mais d'un feu qui a produit le feu,
 » & toutes les choses sensibles. L'air
 » en un mot est absolument nécessaire
 » pour l'entretien & la vie de tous les
 » corps élémentaires, il ne subsistera
 » pas plus long-tems qu'eux ; mais n'é-
 » tant point matiere comme eux, on

» ne peut le regarder comme élément,
 » & par conséquent il est vrai de dire
 » qu'il ne peut entrer dans la compo-
 » sition de ces mêmes corps ».

L'Auteur dit que l'air est une produ-
 ction du feu ; & de quel feu ? du feu
 (dit-il) qui produit le feu , & toutes
 les choses sensibles ; c'est donc du
 premier principe dont il voudroit par-
 ler ? qu'est-ce que le premier principe ?
 c'est Dieu.

Les Prophètes & les Philosophes
 ont comparé Dieu à un feu , qu'ils ont
 dit même être un feu incomparable , &
 dans le monde matériel , qu'il n'y a
 pas d'autre feu que celui du Soleil ;
 que tous les principes de la génération
 proviennent du Soleil , qui étant le
 premier opérateur dans les mixtes , les
 générations sont de différentes quali-
 tés , à proportion qu'il se trouve éloi-
 gné ou rapproché de nous.

Toute chaleur qui est partout des-
 cend du Soleil , principe universel de

la Nature , auffi-bien dans les élémens que dans les mixtes ; car là où il y a une chaleur , un mouvement naturel , ou la vie , c'est-là où la Nature a caché fon feu , comme premier principe , & premier moteur des élémens , qu'il remplit de fon esprit & de fa vertu vivifiante , & verse les vertus par fes rayons dans l'eau , dans la terre , dans les trois regnes , afin de croître & de multiplier.

Le feu est le plus haut , le plus excellent & le plus digne des élémens ; c'est pourquoi Moyse , Hermès , les Prophètes , les Apôtres , les Evangélistes , & une infinité d'Hommes sages n'ont pas seulement comparé Dieu même à un feu , mais l'ont dit être un feu , vû qu'il s'est manifesté souvent en forme de feu.

Nous savons que l'air que nous respirons est un fluide élastique & grave , très digne en sa qualité , dont nous ignorons parfaitement la figure ; quoi

que tous les corps fluides ayent la propriété de se condenser en rond , la fluidité est démontrée par la facilité avec laquelle nous divisons ses parties. Sa gravité par le baromètre , que l'on place dans le récipient de la machine pneumatique ; enfin son élasticité par les effets du fusil à vent.

C'est un élément chaud & humide , temperé par le feu , plus noble que la terre & l'eau volatil , & qui peut se fixer , il rend tous les corps pénétrables. Mais cet air est la matiere des autres : j'ai parlé , à l'Article du Quaternaire , que les élémens simples sont imperceptibles , & insensibles ; j'y renvoie le Lecteur à ce sujet.

Les Egyptiens , suivant Diodore de Sicile , regardoient Vulcain comme pere de Saturne , & par conséquent le feu comme principe , qui avoit sa source dans le Ciel , & en donnerent l'empire à Jupiter (qui veut dire *feu*) , qu'ils armerent d'un sceptre en forme

de foudre à trois pointes , en lui associant pour femme sa sœur Junon (qui veut dire l'*air*) , qu'ils feignirent par conséquent présider à l'air ; voilà la raison pourquoi les Sages de l'Antiquité n'ont pas cherché le quatrième élément , puisqu'ils le croyoient certain , mais un cinquième , ou pour m'exprimer , une quintessence que les faux Philosophes de nos jours cherchent avec tant d'empressement ; mais comme l'étude de cette Science est d'autant plus difficile , que les métaphores perpétuelles donnent le change à ceux qui s'imaginent entendre les Auteurs qui en traitent , il est fort difficile d'en développer le sens , si un Ange tutélaire ne porte le flambeau devant nous.

L'esprit igné , principe vivifiant , donne la vie & la vigueur aux mixtes ; ce feu les consumeroit bientôt , si son activité n'étoit modérée par l'humeur aqueuse qui les lie ; cette humeur

circule perpétuellement dans tous ; il s'en fait une révolution dans l'univers ; au moyen de laquelle les uns se forment ; se nourrissent ; augmentent même de volume ; pendant que son évaporation fait dessécher & périr les autres.

Toute la machine du Monde ne compose qu'un corps , dont toutes les parties sont liées par des milieux qui participent des extrêmes ; ce lien est caché , ce nœud est secret , mais il n'est pas moins réel.

D U T O N N E R R E .

« Q U A N T au bruit qui provient
 » de l'explosion de la foudre , on ne
 » peut l'attribuer qu'au choc de la
 » partie saline sur les colonnes d'air ,
 » parce que le feu par lui-même ne
 » peut rendre aucun bruit ; ce que
 » l'on voit aisément quand il agit en
 » liberté ; & quoique le feu soit le
 » principe de toute action élémentai-

» faire , cependant aucune de ces
 » actions ne seroit sensible dans la Na-
 » ture , sans le Soleil ; couleur , sa-
 » veur , odeur , son , magnétisme ,
 » électricité , lumière , tout le mon-
 » tre & paroît par lui ; c'est pour cela
 » que nous ne pouvons douter qu'il
 » ne soit aussi l'instrument du bruit
 » du tonnerre , d'autant que plus la
 » foudre est chargée de parties sali-
 » nes , plus ses coups & ses éclats sont
 » violens ».

La matiere propre du tonnerre n'est
 autre chose que la matiere électrique ;
 vrai feu , répandu dans tout l'atmosphère
 terrestre , qui se rend sensible ,
 lorsqu'il se joint à des matieres inflam-
 mables.

Les nuages qui portent le tonnerre
 sont des corps électrisables par frote-
 ment ; ils reçoivent les frotemens né-
 cessaires pour s'électrifier par l'action
 de l'air qui les porte les uns contre
 les autres.

Lorsque les frotemens sont violens , le feu électrique enflamme les matieres qui lui servent d'alimens , & lorsque les matieres se joignent à des corps hétérogenes , le nuage éclate avec plus de force.

Par conséquent les particules salines sont moins les causes du tonnerre que les alimens de la matiere électrique.

Du Livre de l'Homme.

« C E S avantages inexprimables
 » étoient attachés à la possession & à
 » l'intelligence d'un Livre sans prix ,
 » qui étoient au nombre des dons que
 » l'homme avoit reçus avec la nais-
 » sance ; quoique ce Livre ne contînt
 » que *dix feuillets*, il renfermoit toutes
 » les sciences de tout ce qui a été ,
 » de ce qui est , & de ce qui sera ;
 » & le pouvoir de l'homme étoit si
 » étendu alors , qu'il avoit la faculté
 » de lire à la fois dans les dix feuillets

» du Livre, & de l'embrasser d'un
» coup-d'œil.

» Lors de sa dégradation, le même
» Livre lui est bien resté, mais il a
» été privé de la faculté de pouvoir
» y lire aussi facilement, & il ne peut
» plus en connoître toutes les feuilles
» que l'une après l'autre ».

Chacun a son Livre; qui le connoît
est sage; & l'homme éclairé par le
Pere des lumieres, avec un peu de
peine, peut pénétrer dans les replis
les plus sombres & les plus cachés
de la Nature, composée de quatre élé-
mens, de trois regnes, & de trois
principes, ce qui forme le nombre de
Dieu, ou celui des feuillets du Livre
de cette même Nature, dont on ne
peut connoître les propriétés, qu'en
l'étudiant: mais aussi Dieu est le maître
de distribuer ses dons, comme il lui
plaît, & à qui il lui plaît, & peu
de personnes en font la découverte,
parce que les hommes sont trop pré-

somptueux pour se dépouiller de leurs vains préjugés, & s'attacher à scruter la véritable science de la Nature; le genre humain a cette prévention qu'il donne tête baissée, & se perd dans la dépravation & dans les choses qui lui sont contraires: l'on ne désire point, en effet, ce que l'on ne connoît pas, l'insipidité entretient l'ignorance, & cette dernière la raison négative.

Le vulgaire, endurci de ses préjugés, ne veut pas croire qu'il y a dans la Nature des moyens occultes pour remédier à ses malheurs; un fou, dit Salomon, estime & répute fou tous les autres hommes: tel un homme ivre de qui la raison égarée n'est plus connue; qui voit la terre, & les objets tourner, & ne trouve personne plus raisonnable que lui.



Du nouvel Empire de l'Homme.

« OR, dans l'état d'expiation que
 » l'Homme subit aujourd'hui, non-
 » seulement il est à portée de recou-
 » vrer les anciens pouvoirs dont tous
 » les Hommes auroient joui, sans que
 » leurs sujets fussent pris parmi leur
 » espece, mais il peut acquérir en-
 » core un autre droit dont il n'avoit
 » pas la connoissance dans son pre-
 » mier état; c'est celui d'exercer une
 » véritable autorité sur d'autres hom-
 » mes; & voici d'où ce pouvoir est
 » provenu.

» Dans cet état de réprobation où
 » l'Homme est condamné à remper,
 » & où il n'aperçoit que la voile &
 » l'ombre de la vraie lumière, il
 » conserve plus ou moins le souvenir
 » de sa gloire, il nourrit plus ou
 » moins le desir d'y remonter, le tout
 » en raison de l'usage libre de ses fa-

» cultés intellectuelles , en raison des
 » travaux qui lui sont préparés par la
 » justice , & de l'emploi qu'il doit
 » avoir dans l'œuvre.

» Les uns se laissent subjuguier , &
 » succombent aux écueils semés sans
 » nombre , dans ce cloaque élémén-
 » taire ; les autres ont le courage &
 » le bonheur de les éviter.

» On doit donc dire que celui qui
 » s'en préservera le mieux , aura le
 » moins laissé défigurer l'idée de son
 » principe , & se fera le moins éloi-
 » gné de son état. Or , si les autres
 » Hommes n'ont pas fait les mêmes
 » efforts , qu'ils n'aient pas les mêmes
 » succès , ni les mêmes dons ; il est clair
 » que celui qui aura tous ces avanta-
 » ges sur eux , doit leur être supé-
 » rieur , & les gouverner ».

Le premier Homme formé innocent
 & juste ne connoissoit point de périt ;
 l'immortalité dont il se sentoit revêtu ,

le mettoit au-deffus des frayeurs de la mort, & des accidens qui peuvent la procurer.

Il se voyoit entouré des bienfaits de son Créateur : les animaux étoient ses domestiques naturels, destinés à le servir & à l'amuser. Roi de la Nature, qu'auroit-il eu à redouter des objets qui l'environnoient, & dont il dispofoit en fouverain ? La peur & la honte n'entrèrent chez lui que par fa faute.

Actuellement la plupart des Hommes se trouvent si ravalés à la condition des brutes, en n'attribuant au genre humain, qu'une ame matérielle, qui les réduit à la fordide néceffité de chercher toujours ce qui flatte leur amour-propre : qui, confondant tous les états & toutes les conditions, traitent la subordination de droit barbare, l'obéiffance de foibleffe, la principauté de tyrannie ; en n'établiffant tous les fyftêmes que fur des fonde-

mens obscurs & purement imaginaires.

Mais celui qui s'appliquera avec attention à la connoissance de soi-même, verra que l'Homme naît avec toutes les plus heureuses dispositions pour les sciences; mais il faut que la sagesse les cultive & les mette en œuvre.

Cette même Bonté & cette même Puissance, en nous faisant naître avec des sens imparfaits, nous a avantagés de l'intelligence, pour développer, corriger, perfectionner nos facultés, & nous faire connoître l'origine toute céleste, de notre ame, de sa noblesse & de sa supériorité sur la matière.

Des vrais Ennemis de l'Homme.

« ALORS je demande quelle peut
 » être cette erreur, si ce n'est de s'être
 » abusé lui-même sur le genre de
 » combat qu'il avoit à faire, d'avoir
 » eu la foiblesse de croire que ses
 » ennemis étoient des Hommes &
 » formoient

» formoient les corps politiques :
 » qu'ainfi c'étoit contre ces corps qu'il
 » devoit tourner toutes fes forces &
 » toute fa vigilance.

« On ne doit pas être surpris de
 » me voir annoncer que l'Homme ne
 » peut avoir les Hommes pour fes vé-
 » ritables ennemis ; que par la loi de
 » fa nature, il n'a vraiment rien à
 » craindre de leur part, &c. »

Malgré la force de la Loi de Nature,
 jufqu'à-présent, j'avois ignoré que
 l'Homme, depuis fa chute, eût un
 plus grand ennemi à combattre que
 fon femblable ; quel eft l'animal le plus
 ennemi de l'Homme, que l'Homme
 même ? Tous les animaux quelconques,
 & de quel genre qu'on les prenne,
 ont prefque tous une nature différente,
 un instinct particulier.

Mais l'Homme poffede lui feul tous
 les vices, & les vertus de tout ce qui
 existe dans la Nature : l'on n'a qu'à
 confulter l'Hiftoire générale de toutes

H

les nations ; vous ne verrez qu'un mélange de grandeur & de misere , d'orgueil & de bassesse , de prospérité & d'infortune , de courage & de lâcheté , un assemblage monstrueux d'opinions qui se heurtent , d'intérêts qui se croisent , des préjugés , des haines , des trahisons , des vexations , des tyrannies , des cruautés , des guerres , des procès , des meurtres , en un mot de tous les maux qu'on puisse imaginer.

Je ne vois , dans l'univers , qu'un théâtre public où tous les Acteurs se jouent mutuellement les uns les autres , où chacun se produit sous le masque du déguisement & du mensonge ; où la scène est toujours chargée d'intrigues ; où la cabale remue tous les ressorts ; où la machine est toujours prête à fondre sur ceux qui l'ont construite , & où le dénouement ne manque presque jamais d'être tragique , même pour ceux qui repré-

sentent les premiers personnages ; où l'on n'a d'autre ami que soi-même ; d'autre fortune en vue que la sienne propre ; d'autre mérite pour parvenir , qu'une profonde dissimulation ; d'autre religion , bien souvent, que celle qui sert à nos intérêts ; où l'on n'estime que les gens souples & profondément couverts ; où l'on se rit de la simplicité du juste ; où l'on donne à l'indifférence & à la haine , tous les dehors de l'amitié ; où l'on se supplante avec bienfaisance ; où l'on se trompe avec cérémonie ; où l'on se détruit avec respect , où l'on se trahit par compliment.

L'Homme est un monstre qui dévore ses propres adorateurs ; il étouffe ceux qu'il embrasse ; il écarte ceux qui l'approchent ; il insulte à ceux qui tombent ; il s'oppose à ceux qui se relevent ; il craint , il hait ceux qui prospèrent.

Non ! la Nature ne voit point dans

H 2

son sein de monstre plus étrange , & plus affreux , que l'Homme vis-à-vis de son égal ! Combien de fois l'Homme est perfide dans ses caresses ! S'il se court son semblable , son orgueil distribue les affronts avec les bienfaits ; sa pitié outrage l'infortuné , en lui tendant la main.

L'Homme est pour l'Homme le fléau le plus cruel , & le plus inévitable : le grain noircit l'horison , & préface la tempête. Avant de s'abîmer , les tours s'entrouvrent. Un tonnerre souterrain annonce l'explosion enflammée des volcans. La terre tremblante avertit qu'elle va s'entrouvrir ; la fumée ondoyante décele l'incendie. Mais la foudre qui part des mains de l'Homme , ne brille , ne tonne , qu'à l'instant où elle écrase. Il cache de plus en plus son poignard sous le manteau de l'amitié , jusqu'à ce qu'il l'ait appuyé sur le cœur de la victime.

Du Pouvoir humain.

« ON voit auffi quels avantages in-
 » finis réfulteroit pour le Juge , qui
 » auroit obtenu d'être vraiment l'or-
 » gane de cette caufe intelligente ,
 » temporelle & univerfelle ; il trou-
 » veroit dans elle une lumiere sûre qui
 » lui feroit difcerner fans erreur l'inno-
 » cent d'avec le coupable.

» C'est donc pour cela, qu'aux yeux
 » du Juge même, le plus important
 » de fes devoirs eft de chercher à dé-
 » mêler la vérité, dans la déposition
 » des témoins ; or comment pourra-
 » t-il y réuffir fans le fecours de cette
 » lumiere que je lui indique, comme
 » fon feul guide en qualité d'Homme,
 » & comme devant l'accompagner à
 » tous les infans ».

Les Hommes font ce qu'on les fait
 par l'éducation, & ils feroient infailli-
 blement meilleurs, s'ils étoient plus
 instruits : le moyen de les rendre

justes, seroit de leur donner des idées de justice ; la Jurisprudence deviendroit inutile. De toutes les sciences , il n'en est presque pas de plus nécessaire , ni de plus négligée , & tous les abus naissent presque toujours de l'ignorance ; moins il y aura des ignorans , moins il y aura des dupes.

Depuis l'établissement de propriété, les hommes n'ont encore pu déterminer la façon de l'entendre , ni la maniere de l'appliquer ; chaque Nation a eu ses loix particulieres ; chaque pays ses coutumes ; chaque Législateur , chaque Jurisconsulte ses opinions différentes ; d'où sont résultées les fraudes , les injustices , les hainés , les animosités , les désordres , le dédale de la chicane ; la fortune des uns sur la ruine des autres , en un mot , une grande partie des maux que l'on connoît , dans le détail desquels il est inutile d'entrer.

Il faudroit , pour bien faire (sui-

vant le sentiment de l'Auteur) se servir des Esséniens en qualité des Juges, qui disoient être en commerce avec les Anges; ils croyoient avoir des visions prophétiques, en apprenant par leur moyen la science de Dieu & de la Nature, & posséder seuls les secrets d'une Théologie mystique, qu'ils ne divulguoient pas plus que leurs mystères; ils se vantoient de leurs connoissances en Chymie, & en Médecine; qu'ils prétendoient acquérir en méditant cette même Nature dans laquelle ils trouvoient une foule d'allégories.

Les Bonzes de la Secte de Laokium en Chine, s'occupoient aussi aux Sciences occultes, & sur-tout dans la recherche du breuvage de l'Immortalité; c'est l'effusion des eaux de la fontaine Siloé, dont les Juifs attribuent l'institution à la loi orale donnée à Moïse, sur le mont Sinai; Loi que ce Législateur (disent-ils) a défendu

d'écrire , & qu'il n'a confiée qu'à une tradition secrète.

*Du droit des Souverains & de la guérison
des Maladies.*

» POUR augmenter l'idée que les
» Souverains en doivent prendre, mon-
» trons-leur à-présent que ce même
» principe dont ils devroient attendre
» tant de secours , pourroit aussi leur
» communiquer ce don puissant que
» j'ai placé précédemment au nombre
» de leurs privileges , celui de guérir
» les maladies.

» C'est pour cela que la Médecine
» se doit réduire à cette regle simple
» & unique , par conséquent univer-
» selle , *rasssembler ce qui est divisé , &
» diviser ce qui est rassemblé , &c.* »

Long-tems avant Hyppocrate , les Prêtres & les Rois étoient dépositaires du secret de la Médecine universelle , comme je l'ai fait voir auparavant , mais le mauvais principe ayant

dominé depuis long-tems , le genre humain a changé de face : maintenant les Souverains me paroïtroient bien exposés , s'ils avoient le privilege de guérir les maladies , suivant l'idée de l'Auteur ; comme il y a plus de Sujets que de Souverains , ils ne seroient , par conséquent occupés que de la guérison de leurs Sujets , & seroient forcés d'abandonner le gouvernement du Royaume aux Médecins , pour ne s'occuper que des choses étrangères à leur Etat.

La jalousie leur susciteroit des ennemis sans nombre : toujours chancelans sur le trône , la crainte seroit à tout moment autour du Monarque , ils ne pourroient faire un pas avec confiance ; au contraire , il seroit à souhaiter que partie de la Nation fût à même de leur procurer la santé dans le besoin , & qu'ils fussent sans relâche gravés dans le cœur de leurs Sujets ; au moindre dérangement , tous

s'empreseroient à leur porter le remède ; ce seroit la plus grande satisfaction qu'un bon Citoyen devoit en attendre ; la seule réussite seroit sa gloire.

Hypocrate refusa la récompense d'un grand Peuple , qui en avoit reçu du soulagement , en disant qu'il falloit qu'un art libre , comme le sien , fût exercé libéralement , ajoutant que ceux qui le pratiquent avec intérêt réduisent à l'esclavage les plus nobles sciences.

On ne doit envier , d'un rang élevé , que l'avantage de faire des heureux , & si la raison fait l'homme , le sentiment doit le conduire.

Il paroît que l'Auteur a mal interprété ces paroles sur la Médecine universelle dont il veut parler , en disant *de rassembler ce qui est divisé , & de diviser ce qui est rassemblé* , qu'il ne trouvera jamais de même , dans aucun Auteur Philosophe ; il auroit mieux

dit *diviser ce qui est rassemblé, & rassembler ce qui est divisé*; parce que, suivant l'axiome des Sages, dont j'ai déjà parlé, il faut diviser les élémens (philosophiquement parlant) les purifier, & les réunir ensuite, pour en former une quintessence qui renferme les quatre Elémens, les trois Regnes, & les trois Principes: ce qui constitue le nombre demandé.

Hermès l'enseigne lui-même, lorsqu'il dit que c'est une seule chose, une seule substance, une Nature; voici comme il s'explique:

» Commence au nom de Dieu, &
 » connois la nature de notre médecine, car elle procède de la racine
 » de la matière, parce qu'elle est de
 » cette racine, & dans cette racine,
 » & rien n'entre en elle, qui n'ait
 » procédé d'elle, & qui n'en soit for-
 » ti ».

En effet, rien ne convient à une chose que ce qui est plus proche de

sa nature , parce que chaque chose aime son semblable.

Elle ressemble à un arbre duquel les rameaux , les feuilles , les fleurs , & les fruits , sont de lui , en lui , avec lui & par lui.

Tous les Auteurs s'accordent à dire que dans le *mercure est tout ce que cherchent les Philosophes* , mais non dans le mercure vulgaire.

Le Cosmopolite appuie cette vérité , en disant que d'un il s'en fait deux , & de deux un , & rien de plus , à quoi se terminent toutes les opérations philosophiques.

Un Tailleur fera un habit avec un seul drap , il divisera le drap , & le réunira ensuite , tant pour en faire le corps , que les manches , qui ont différens noms , mais le tout est sorti d'un seul drap , quoique les noms des pièces soient différens ; c'est la même chose dans la Médecine dont veut parler l'Auteur ; *il faut donc diviser ce qui*

est rassemblé , & rassembler ce qui est divisé.

Pour pouvoir distinguer les branches, il faut connoître le tronc , & étudier la Nature , la suivre de près , pour pouvoir l'imiter ; il faut connoître cet esprit de Dieu qui étoit porté sur les eaux lors de la création ; c'est le Verbe incarné , c'est Adam & Eve dans le Paradis terrestre , qu'il faut unir , pour en avoir un fils digne du pere , & de la mere , dans l'état de pureté.

(Par l'union d'Adam & Eve , il paroîtroit que le sentiment de l'Auteur seroit conforme à ce que je dis ; il faut remarquer qu'Eve a été formée d'Adam.)

C'est l'habitable de tous les trésors celestes ; le labyrinthe à sept portes ; l'hydre à sept têtes ; le chandelier à sept branches ; le Ciel à sept Planettes ; la fontaine de sept métaux ; l'Héter de sept dons de sagesse & de lumière ;

le globe de sept esprits influans vie ; le foyer de sept illuminations ; la lanterne magique de sept opérations naturelles ; la boëte de sept phioles aurifiques de parfums odoriférans & salutaires ; le Livre de vie dont parle l'Auteur , fermé de sept sceaux ; le fruit de vie , ou la vie active vivifiant tout individu , parce qu'il est le fondement universel ; c'est l'arbre de vie , au milieu du Paradis terrestre , qui donne des feuilles & des fruits pour la santé des Nations ; car suivant Salomon , dans sa Sagesse , ch. 1 , v. 7 , 13 & 14. Dieu a rendu tous les Hommes capables de se procurer la santé , par la Médecine ; que , de l'expression de l'Ecclésiastique , ch. 28 , v. 4 , il a mise sur la terre , que l'Homme sage ne méprisera pas , pour la conservation & prolongation de ses jours. Dans le chapitre premier , v. 6 , qu'il y a bien peu d'élus qui aient la révélation de la racine de la sagesse ; heureux ce-

lui qui la trouve , ajoute Salomon , en ses Proverbes , ch. 3 , v. 2 , 8 , 12 , &c. ; car elle est sa propre vie , & la santé de toute chair ; au chap. 7 , v. 8 , &c. que c'est un trésor infini sans prix.

Le nombre septénaire est si mystérieux chez les Philosophes , ainsi que le nombre de trois , qu'ils ne l'ont jamais confié que sous le secret d'Harpocrate.

Il est composé du nombre trois qui est sacré & divin , & de quatre qui est le nombre élémentaire ; c'est pourquoi le nombre sept est consacré dans les Livres saints , par un grand nombre d'événemens & de circonstances mystérieuses.

Dieu a créé le monde en six jours & s'est reposé le septieme ; non-seulement il est en honneur chez les Hébreux , par le repos du Sabat ; mais toutes les sept années sont aussi con-

facrées au repos de la terre par le nom de l'année sabatique.

Dans le style des Prophetes , une semaine marque souvent sept années. Jacob sert pendant sept ans son beau-pere Laban pour chacune de ses filles; le songe mystérieux de Pharaon lui représente sept vaches grasses , sept vaches maigres ; sept épis pleins , & autant de vuides & desséchés , marquant les sept années de stérilité.

Cette affinité de sept nous enseigne qu'un enfant septi-mètre peut vivre , & que l'octi-mètre ne vit pas. Aussitôt qu'il voit le jour , la septieme heure marque la longueur ou briéveté de la vie ; car , étant exposé à l'air , s'il respire sans difficulté , il est né à vie , & non au contraire. Le septieme jour expiré , il jette le superflu de son nombril. A deux fois sept , il dresse la vue à la lumiere ; à trois fois sept , il la tient droite & ferme , &

commence à tourner sa tête. A sept mois les dents lui viennent ; à deux fois sept mois , il se tient sans crainte ; à trois fois sept mois , il articule sa voix & en forme la parole. A quatre fois sept mois , il se rend ferme à marcher ; à cinq fois sept mois , il rebute le lait de sa nourrice. A sept ans , les dents lui tombent & les autres viennent , & se rend ferme à prononcer. A deux fois sept ans , le poil commence à venir , & il devient nubile. A trois fois sept ans , il croît en hauteur & force. A quatre fois sept ans , il est en quadrature parfaite. A cinq fois sept ans , il est au comble de sa force ; aux six fois sept il la conserve & le poil lui vient dans les oreilles ; & à sept fois sept ans , il est au point de prudence consommée ; & , passant ce nombre , s'il arrive jusqu'à dix fois sept , il atteint le terme le plus commun de la vie , &c.

Enfin toutes les connoissances lui

maines jouissent aussi du nombre de sept, & en sont essentiellement composées ; sept jours dans la semaine ; sept âges du monde dans la Chronologie ; sept Planetes dans l'Astronomie ; sept parties nobles du corps humain ; sept notes dans la Musique ; sept couleurs ; sept métaux ; tout Homme un peu instruit reconnoîtra que toute connoissance , toute lumiere , toute science est émanée d'un Dieu souverainement sage , qui a voulu que tout fût exécuté dans ce vaste univers par poids , nombre & mesure.



DES TROIS ÉLÉMENTS,

Trois Maladies, Maladie de la Peau.

« **C**ES trois especes de maladies
 » concernent chacune une des sub-
 » tances principales, dont le corps
 » de l'animal est composé, c'est-à-
 » dire le sang, l'os & la chair, trois
 » parties qui sont relatives à l'un des
 » trois élémens dont elles proviennent.
 » Ce sera donc par ces mêmes élé-
 » mens qu'elles pourront recevoir leur
 » guérison : ainsi la chair se guérira
 » par le sel, le sang par le soufre, &
 » les os par le mercure ; le tout avec
 » préparation & les tempéramens con-
 » venables ».

L'Auteur Philosophe a pris les prin-
 cipes provenant des Elémens pour les
 Elémens mêmes. Les maladies diffé-
 rentes en apparence ne sont que les
 trois Principes sortis de l'ordre, & de

l'accord dans lesquels ils devroient être ; les principes de sel , soufre & mercure dont j'ai parlé , proviennent des quatre Elémens , comme je l'ai démontré à l'article de la progression quaternaire. Les os se rapporteroient plutôt au sel , & la chair au mercure.

Je dis donc que la Nature est une ; vraie , simple , entiere en son être , que Dieu l'a faite devant tous les siècles , & lui a enclos un certain esprit universel ; ainsi d'une chose tous les êtres ont pris leur origine : conséquemment les regles fondamentales des Anciens , tirées des mouvemens naturels , tous ces mouvemens soutenus par des mécaniques , & leurs raisonnemens accompagnés d'expériences , les ont déterminés à n'adopter que trois principes , savoir sel , soufre & mercure.

S'il est donc vrai qu'il n'y ait que trois Principes qui composent tous les

ouvrages que nous voyons dans la Nature , ils doivent être le principe de la santé , de même que de la maladie , puisque la santé n'est qu'un accord de ces principes ; la maladie au contraire procede du dérangement de ces mêmes principes. Quant à ce qui concerne l'ordre , dans lequel il faut qu'ils soient , pour faire cette santé ; qui n'en est qu'un juste mélange , cela se doit prendre du côté du poids , de la quantité proportionnée , de leur bonne coction , digestion , de la fixité , du resserrement , de leur volatilité , & de l'uniformité de nature , dont il faut qu'ils soient , lorsqu'ils viennent à se mêler avec les composés , ou avec les liqueurs qui se trouvent dans chaque réservoir ou miniere particuliere placée dans l'Homme , que nous devons regarder , comme un monde en mignature , qui , pour cette raison , est appellé *Microcosme* , ou *petit Monde* , qu'il est le centre où tout

aboutit, & renferme la quintessence de tout l'univers. Il participe aux vertus, & aux propriétés de tous les individus. Le Créateur a renfermé dans lui, comme dans une boîte de Pandore, tous les dons & les vertus des choses supérieures & inférieures, comme n'ayant qu'une même source & une même matière pour principe, & conservant entr'eux une sympathie qui fait que les plus purs, les plus nobles, les plus forts communiquent à ceux qui le sont moins, toute la perfection dont ils sont susceptibles.

Il est vrai que les règles prescrites par les Anciens, étant remplies d'obscurités, & les ténèbres dont les traductions les ont environnées ayant jeté ceux qui les ont embrassées avec tant de confiance, dans l'égarement, il n'est pas étonnant que les ayant suivies à la lettre, comme principes certains les malheureuses conséquences soient tombées sur les malades : il ne

faut point s'en rapporter à la lettre, mais à l'esprit; la lettre tue, l'esprit vivifie.

Cependant toute personne qui voudra se donner la peine de suivre l'idée des Anciens, en étudiant la Nature, verra qu'il n'y a que trois principes, d'où dérivent toutes les maladies, & que ces mêmes maladies différentes en apparence, tant par le siège, la qualité des principes, le différent domicile qu'elles ont établi, soit dans l'œil, dans la rate, &c. ne sont que ces trois principes sortis de l'ordre, & de l'accord, dans lesquels ils devoient être; cela étant, ces principes ou la matière qui les représente, doit être regardée comme la cause & la maladie tout ensemble. Ce sont ces causes qu'il faut absolument connoître, pour pouvoir les rétablir dans le mouvement & l'union qui leur est nécessaire; & comme il ne peut y avoir que trois causes essentielles, savoir sel, soufre,

& mercure, quelque part que ces trois principes soient en défaut, il ne doit par conséquent y avoir que trois maladies, savoir maladie dans le sel, maladie dans le soufre, maladie dans le mercure, & quelque mauvaise qualité qui puisse accompagner ces principes, les accidens pourront bien être différens, mais jamais la maladie ne le fera.

Du Mouvement immatériel.

« QUOIQUE dans le sensible, le
 » mouvement, & l'étendue soient né-
 » cessairement liés l'un à l'autre, cela
 » n'empêche pas que dans la classe
 » supérieure, il ne doive y avoir éter-
 » nellement un mouvement ou une
 » action, quand même rien de sen-
 » sible ne seroit existant, & dans ce
 » sens, on peut dire avec certitude,
 » que quoiqu'on ne puisse concevoir
 » d'étendue sans mouvement, il est
 » cependant incontestable, qu'on peut
 » concevoir

» concevoir du mouvement sans étendue, puisque le principe du mouvement ; soit sensible , soit intellectuel , est hors de l'étendue ».

On peut plutôt concevoir un repos constant , dans l'étendue ; mais comme l'Auteur remonte , sans doute , à la cause première , qui est Dieu , il est certain qu'il est hors de l'étendue , mais c'est dans l'intellectuel.

Dans le sensible , il ne peut y avoir du mouvement sans étendue : que ce soit l'effet de l'action , ou l'action même , quoiqu'inséparables , il faut nécessairement de l'étendue , soit dans l'action , ou dans l'effet ; l'action n'est jamais sans mouvement , ou pour mieux dire l'action & le mouvement ne sont qu'une même chose ; d'où vient qu'un être dans le repos , commence à se mouvoir , quand il commence d'agir.

Il faut distinguer trois sortes de mouvemens dans la Nature , comme il y a trois manières d'agir ; le pre-

mier se fait sans sentiment, & sans raison, comme on le remarque au végétal & au minéral, & dans les Cieux. Le second se fait avec sentiment & connoissance, comme nous le voyons dans tous les animaux. Le troisieme ajoute la raison au sentiment, comme nous observons dans l'Homme, qui agit sur des idées, qui se propose une fin, qui a le discernement du bien & du mal, & qui possède avec la liberté de faire avec haine, ou de poursuivre avec amour, les différens objets qui se présentent.

De la Ligne circulaire

« EFFECTIVEMENT quelque nouveau
 » que cela doive paroître, je ne puis
 » me dispenser d'avouer que l'étendue
 » & la ligne circulaire, ne sont qu'une
 » même chose, c'est-à-dire qu'il
 » n'y a d'étendue que par la ligne
 » circulaire, & réciproquement qu'il
 » n'y a que la ligne circulaire qui soit

» corporelle & sensible , c'est-à-dire ,
 » enfin que la Nature matérielle &
 » étendue ne peut être formée que
 » de lignes qui ne sont pas droites ;
 » ou ce qui est la même chose , qu'il
 » n'y a pas une seule ligne droite dans
 » la Nature.

» Je n'ai qu'un mot à dire , avant
 » d'en venir là , qui est que si les
 » Observateurs eussent examiné ceci
 » de plus près , ils auroient résolu
 » depuis long-tems une question qui
 » n'est pas encore décidée clairement
 » parmi eux , savoir si la génération
 » & la reproduction se font par des
 » œufs ou par des vers , ou animaux
 » spermatisés , ils auroient vu que
 » rien n'étant sans enveloppe , ou
 » toute étendue étant circulaire , tout
 » est ver dans la nature , parce que
 » tout est œuf , & réciproquement
 » tout est œuf , parce que tout est
 » ver ».

L'Auteur s'efforce de persuader qu'il

n'y a pas une ligne droite dans la Nature, parce que l'étendue, dit-il, & la ligne circulaire sont la même chose, & que la génération & reproduction se font par des œufs ou vers. Suivant le système d'Harvey, *omnia ex ovo*. Si tout est circulaire dans la Nature matérielle, il doit y avoir un centre; s'il y a un centre, il doit y avoir un rayon, pour si petit qu'on puisse l'imaginer, par conséquent une ligne droite. Il ne peut être rayon & centre tout ensemble; le rayon formant le ternaire, c'est-à-dire le lien du centre avec la circonférence.

Comme c'est ici un point de Physique, & que l'on peut être du sentiment de Newton à cet égard, je me ferai une loi de ne pas m'écarter des principes d'un si grand Homme, qui établit trois règles générales que je vais rapporter.

PREMIERE REGLE.

« Tout corps qui n'est pas en mou-
 » vement , persévère dans son état de
 » repos ; & tout corps qui est en
 » mouvement , continue de se mou-
 » voir dans la direction , & avec le
 » degré de vitesse qu'il a reçu jusqu'à
 » ce qu'une cause nouvelle l'oblige à
 » changer d'état.

SECONDE REGLE.

« Le changement qui arrive au
 » mouvement d'un corps , est tou-
 » jours proportionnel à la cause qui le
 » produit , & il se fait toujours sui-
 » vant la ligne droite ».

Il faut remarquer qu'il dit , que ce changement se fait suivant la ligne droite , parce que par la première règle générale , tout corps tend à conserver la direction qu'il reçoit ; l'effet est proportionnel à sa cause , donc ce qui est énoncé dans la seconde règle

générale, est exactement vrai, ce qui démontre les lignes droites, comme je le ferai voir plus bas.

De la Terre, & de la Pluralité des Mondes.

« C'est peut-être cette fausse combinaison qui aura conduit l'Homme à cette autre combinaison plus fautive encore, par laquelle il affecte de ne se pas croire digne, de lui-même, des regards de son Auteur; il a cru n'écouter que l'humilité en refusant d'admettre que cette terre même & tout ce que l'univers contient, n'étoient faits que pour lui, il a feint de craindre de trop écouter son orgueil, en se livrant à cette pensée.

» Mais il n'a pas craint l'indolence & la lâcheté qui suivent nécessairement de cette feinte modestie, & si l'Homme évite de se regarder aujourd'hui comme devant être le Roi

» de l'univers, c'est qu'il n'a pas le
 » courage de travailler à en recou-
 » vrer les titres, que les devoirs lui
 » en paroissent fatiguans, & qu'il craint
 » moins de renoncer à son état & à
 » tous ses droits, que d'entreprendre
 » de les mettre dans leur valeur.

» Cependant s'il vouloit un instant
 » s'observer lui-même, il verroit bien-
 » tôt qu'il devoit mettre son humi-
 » lité à avouer qu'il est avec raison
 » au-dessous de son rang, mais non
 » à se croire d'une nature à n'avoir
 » jamais pu l'occuper, ni à ne pou-
 » voir jamais y rentrer.

» Que ne puis-je montrer les rap-
 » ports qui se trouvent entre cette
 » terre & le corps de l'Homme, qui
 » est formé de la même substance,
 » puisqu'il en est provenu.

» On y verroit aussi que cette terre
 » lui doit être respectable, comme sa
 » mere, & qu'étant, après la cause
 » intelligente & l'Homme, le plus

» puissant des êtres de la Nature tem-
 » porelle , elle est elle-même la preuve
 » qu'il n'existe pas d'autres mondes
 » corporels que celui qui nous est
 » visible.

» Car cette opinion de la pluralité
 » des mondes est encore prise dans la
 » même source de toutes les erreurs
 » humaines.

» Comme si cette existence à part
 » étoit compatible avec l'idée que
 » nous avons de l'unité , & comme
 » si , en qualité d'être intellectuel ,
 » dans le cas que ces mondes exis-
 » tassent , l'Homme n'en auroit pas la
 » connoissance ».

Quel est l'Homme qui se croira
 assez présomptueux , de pouvoir re-
 couvrir son premier état ? Quoique
 son ame soit immortelle , elle est en-
 veloppée d'un corps ténébreux & pé-
 rissable ; quoique son esprit soit inquiet
 & léger , le corps terrestre est toujours
 infirme , les mœurs sont différentes ,

mais les erreurs sont semblables ; toujours entreprenant , espérant jusqu'au dernier soupir ; travaillant vainement ; sujet aux caprices de la fortune ; trouvant la fin d'une vie qu'il passe dans des misères continuelles.

J'ai démontré dans l'article de la végétation que la terre que nous habitons , n'est que les fèves ou *caput mortuum* , qui ne peut rien d'elle-même. Cette terre n'est pas celle dont Dieu s'est servi pour former l'Homme. J'ai fait voir dans l'Article de la Nature de l'Homme , que Dieu composa son corps du limon extrait de la plus pure substance de tous les corps créés.

Son esprit de ce qu'il y avoit de plus parfait dans la Nature ; & lui donna une ame faite (si je puis me servir de cette expression) par une espèce d'extension de lui-même.

Je regarde par conséquent la terre que nous habitons , comme une terre morte , le réceptacle de tous les

mixtes; qu'elle ne peut rien d'elle-même, comme je l'ai démontré.

Quel est le Juge qui décidera la question du oui, ou du non, sur la pluralité des Mondes? La terre que nous habitons ne fait aucune preuve de la fausseté, ou réalité de ce système; ce que l'imagination enfante, l'imagination peut le détruire: il suffit d'être Homme pour se tromper, & ce qu'on appelle communément raison, n'est souvent que folie, ce qui paroît juste & raisonnable, n'est ordinairement que mensonge & illusion; comme s'il étoit attaché à notre Nature de choisir ce qui lui convient le moins.

L'Architecte de l'Univers, qui a bâti des globes plus vastes que le nôtre, auroit pu, par sa seule volonté créer d'autres habitans, dans ces climats différens de la terre, où jamais mortel n'aborda: il faut avouer de bonne foi que le cercle où l'Homme voyage est étroit; quoique debout sur le sommet

de la Nature , & que ses regards dominant son enceinte , il voit toujours des milliers de Cieux & de Mondes rouler sous ses pieds avec admiration , fans favoir le nom de ces contrées , du domaine immense du Maître à qui tout obéit.

Quelle variété dans les ouvrages du Créateur ! La raison est-elle ici sur un trône ? Regne-t-elle en souveraine sur les sens ? Quand son flambeau s'éteint , en avons-nous un second dont la lumière nous guide ? Nous sommes sur cette terre , comme dans un hôpital où sont les fous de l'univers. La raison y est insensée , & souvent y joue le rôle de la folie.

Les verres d'optique ont révélé à nos yeux étonnés l'existence d'êtres infiniment petits , que nous n'aurions jamais soupçonnés , & que l'imagination ne peut suivre la raison qui les voit , & les démontre.

L'erreur sera toujours dans le dé-

faut, & jamais dans l'excès. Quel effet peut paroître trop grand, quand on songe à la cause?

De la Division circulaire.

« IL est faux de dire que ce sont
 » les Géometres qui l'ont divisé en
 » 360 degrés, comme étant la divi-
 » sion la plus commode, & celle qui
 » se prêtoit plus facilement à toutes
 » les opérations de calcul.

» Cette division de cercle en 360
 » degrés, n'est point du tout arbi-
 » traire, c'est la Nature même qui nous
 » la donne, puisque le cercle n'est
 » composé que de triangles, & qu'il
 » y a six triangles équilatéraux, dans
 » toute l'étendue de ce même cercle.

» Qu'on suive donc, si l'on a des
 » yeux, l'ordre naturel de ces nom-
 » bres, qu'on y joigne le produit qui
 » est la circonférence ou le zéro, &
 » qu'on voie si ce sont les hommes
 » qui ont établi ces divisions.

» Faut-il exposer soi-même l'ordre
 » naturel de ces nombres ? Toute pro-
 » duction quelconque est ternaire ,
 » *trois* , il y a six de ces productions
 » parfaites dans un cercle , ou six
 » triangles équilatéraux , *six* ; enfin la
 » circonférence elle-même complète
 » l'œuvre , & donne neuf ou *zéro*. Si
 » l'on veut donc réduire en chiffres
 » tous ces nombres , nous aurons pre-
 » mierement 3 , secondement 6 , &
 » enfin 0 , lesquels réunis donneront
 » 360 ».

Les Anciens ont exprimé la Divi-
 nité par une simple figure ronde , qui
 est un cercle , pour signifier que la
 Divinité n'a ni commencement ni fin ,
 qu'elle est un être unique & parfait ,
 comme le cercle est l'unique figure
 la plus parfaite de toutes les figures
 géométriques.

Qui plus est , ils ont formé les
 lettres à cette intention. Ils ont com-
 posé des lignes droites & courbes ,

afin que par la composition & la conjunction d'icelles, ils puissent former des mots, pour pouvoir par-là exprimer des mysteres, & les rendre manifestes à ceux qui font les recherches infatigables des merveilles de Dieu & de sa nature.

Il y a un commencement de toutes choses, & tout retourne à l'unité qui est dans le centre. Il n'y a rien outre cette unité, & tout ce qui existe desire la même unité, à cause que toutes choses ont pris leur origine de l'unité; car, comme tous les êtres sont étendus d'un seul en plusieurs, ils sont inclinés de retourner à l'être duquel ils sont sortis.

C'est pourquoi nous attribuons l'unité circulaire à Dieu qui, étant lui-même unique & sans nombre, a pourtant créé des êtres innombrables, & comprend en lui toutes les lignes; lettres, nombres, caracteres & figures qui ont leur principe & leur

source d'un seul point, qui est sans nombre, comme j'ai dit ci-dessus.

Le desir de savoir est naturel à l'Homme; la curiosité est inséparable de son esprit; il n'est jamais en repos qu'il n'ait acquis une parfaite connoissance des choses, c'est-à-dire, qu'il ne soit savant, ce qui a formé les premiers Philosophes qui, par leurs combinaisons, ont inventé le calcul, ayant étudié la nature avec plus d'attention que nous; ils en connoissoient toutes les propriétés, & par-là se sont plus approchés des premiers principes. C'est donc les Géometres qui ont trouvé la propriété du nombre 360, pour former les degrés de la circonférence, & non la nature; car si les hommes n'eussent pas cherché à découvrir le calcul, nous serions encore dans l'ignorance. Ce n'est rien prouver, en disant, qu'il est faux que ce soit l'Homme, & que c'est la Nature qui donne ce cal-

cul, parce que le cercle n'est composé que de triangles, & qu'il y en a six équilatéraux. N'est-ce pas le Géometre qui a trouvé de même les triangles, comme les 360 degrés?

Toute production quelconque est ternaire *trois*, & il y a six de ces productions parfaites dans un cercle, qui formeroient, suivant la règle même de l'Auteur, le nombre *dix-huit*, & non pas *six*, puisque six productions de trois chacune forment *dix-huit* en nombre, ce qui prouveroit la fausseté de son calcul.

L'Auteur n'a écrit cet article simplement que pour démontrer qu'il étoit en état de décomposer ce nombre, qu'il n'auroit peut-être pas trouvé lui-même, s'il n'eût existé avant lui.

Il est indubitable que les Arabes, (suivant ce système) ont été les premiers qui ont trouvé, dans la Nature, la propriété du nombre 360; car les Romains, avec leurs chiffres,

différens de ceux des Arabes, n'auroient jamais pu trouver, par la même combinaison, un pareil nombre qui eût rapport à cette production si bien démontrée.

« Tout Physicien doit connoître les choses par leurs causes ou principes. Il est donc certain que tout le soin d'un Physicien doit être dans la recherche des principes de la Nature, & de tout ce qui se passe dans le monde. Il ne faut pas croire ceux qui ont inventé la Géométrie plus ignorans que nous; ils étoient originaux, nous ne sommes que des copies.

Du Nombre quaternaire.

« VENONS actuellement aux raisons » pour lesquelles le nombre quatre » est celui de la ligne droite.

» Je dirai, avant tout, que je » n'emploie pas ici le mot de ligne » droite dans le sens qu'il a selon » le langage reçu, par lequel on

» exprime cette étendue qui paroît
 » avoir à nos yeux le même aligne-
 » ment ; & , en effet , ayant démon-
 » tré qu'il n'y avoit point de ligne
 » droite dans la Nature sensible , je
 » ne pouvois adopter l'opinion vul-
 » gaire à cet égard , sans tenir une
 » marche contradictoire avec tout ce
 » que j'ai établi. Je regarderai donc
 » seulement la ligne droite comme
 » principe , & comme telle étant
 » distinguée de l'étendue.

» De plus , comme cette manifes-
 » tation quaternaire n'a lieu que par
 » l'émanation du rayon hors de son
 » centre ; que ce rayon qui se pro-
 » longe toujours en ligne droite est
 » l'organe de l'action du principe cen-
 » tral ; que la ligne courbe , au con-
 » traire , ne produit rien , & qu'elle
 » borne toujours l'action & la pro-
 » duction de la ligne droite ou rayon ,
 » nous ne pouvons résister à cette
 » évidence , & nous appliquons sans

« crainte le nombre quatre à la ligne
 » droite ou au rayon qui la repré-
 » sente, puisque c'est la ligne droite
 » ou le rayon seul qui peuvent nous
 » donner la connoissance de ce nom-
 » bre ».

Je crois avoir démontré plus haut
 le rapport du rayon à la ligne droite
 hors du centre, le rayon étant une
 émanation du centre. La ligne droite
 doit exister s'il y a une circonféren-
 ce, & la circonférence ne pourroit
 exister s'il n'y avoit point de centre ;
 l'un ne peut être sans l'autre.

Il n'y auroit point de rayon s'il
 n'y avoit point de centre, parce
 qu'il n'est pas possible de joindre un
 centre à une circonférence sans rayon.
 Voilà *le ternaire inséparable de toute*
production, & quoique la circonfé-
 rence (comme dit l'Auteur) borne
 le centre, elle ne peut le borner sans
 y avoir un diamètre, pour si petit
 qu'on puisse l'imaginer ; sans cela,

on ne pourroit pas dire qu'il y eût un centre ni circonférence : & comme un diamètre, formant deux rayons, est une ligne droite, on ne peut que l'admettre, étant une des productions absolues du centre à la circonférence.

La circonférence est composée de six triangles équilatéraux. Les triangles composés de lignes droites, & ces triangles divisibles presque à l'infini, seront toujours composés de lignes droites ; donc l'Auteur se trompe, disant qu'il n'y a de lignes droites que dans le quaternaire.

Il forme des quarrés. On ne peut contester que ce sont autant de lignes droites, que dans tous les quarrés il y a des diagonales qui forment des triangles ; donc la ligne droite existe, malgré le système de l'Auteur, dans toutes les productions qui existent dans la Nature.

Des Révolutions de la Nature.

» CE qui éclaireroit l'Homme là-def-
 » sus , c'est qu'en observant les quatre
 » régions dont nous parlons, il ver-
 » roit qu'il y en a une qui dirige,
 » une qui reçoit, & deux qui réa-
 » gissent ; de-là il verroit que les
 » désâtres dont la terre offre uni-
 » versellement les vestiges, appar-
 » tiennent nécessairement à l'action
 » de deux régions actives, opposées,
 » savoir, de celle où regne le feu,
 » & de celle où regne l'eau : alors
 » il n'attribueroit plus les effets dont
 » ses yeux font témoins tous les jours
 » à l'élément seul qui paroît les pro-
 » duire, parce qu'il reconnoîtroit que
 » ces révolutions sont le résultat du
 » combat continuel de ces deux en-
 » nemis, dans lequel l'avantage de-
 » meure tantôt à l'un tantôt à l'au-
 » tre ; mais aussi dans lequel l'un des

» deux ne peut être vainqueur, sans
 » que le lieu de la terre où s'est
 » passé le combat n'en souffre à pro-
 » portion, & n'en reçoive des alté-
 » rations & des changemens ».

L'Auteur fait voir, par les quatre régions & par l'action & réaction, qu'il admet l'air (comme élément), & le feu agissant contre l'eau & la terre, parce que le feu seul ne pourroit agir contre l'eau, sans un milieu qui est l'air, participant de l'un & de de l'autre; donc il faut, de toute nécessité, l'admettre comme élément uni aux trois autres.

Si le feu agissoit tout seul, sans un milieu, l'action seroit trop forte, s'il n'étoit tempéré. Deux extrêmes ne pouvant s'unir que par des moyens, l'eau & l'air étant analogues avec le feu & la terre, sont les deux moyens que la Nature emploie dans l'action & réaction des individus sublunaires.

Il y a deux élémens actifs & deux passifs, qui forment le quaternaire, comme je l'ai démontré plus haut.

Des Ressources de l'Homme.

« RIEN ne paroîtra moins imagi-
 » naire que ce que j'avance, quand
 » on réfléchira que, même dans sa
 » privation, l'Homme possède encore
 » les facultés du desir & de la vo-
 » lonté; qu'ainsi, ayant des facultés,
 » il lui faut des attributs pour les
 » manifester, puisque la cause pre-
 » miere elle-même est soumise, ainsi
 » que ce qui tient à son essence,
 » à la nécessité de ne pouvoir rien
 » manifester sans le secours de ses
 » attributs.

» Mais quoique les manifestations
 » que l'Homme a à faire ne soient
 » nullement comparables à celles de
 » la cause première, on ne peut
 » néanmoins lui contester les facultés

» tés que nous venons de reconnoi-
 » tre en lui , ainsi que le besoin
 » indispensable d'attributs analogues à
 » ces facultés , pour pouvoir les mettre
 » en valeur ; & puisque ces attributs
 » sont les mêmes que ceux par lesquels
 » il a prouvé autrefois sa grandeur ,
 » nous verrons qu'il en devoit attendre
 » aujourd'hui les mêmes secours , s'il
 » avoit une volonté constante d'en
 » faire usage , ou qu'il leur donnât
 » toute sa confiance.

Il ne suffit pas d'avoir la volonté
 pour faire ce que l'on veut, quoique
 l'Homme ait ce principe intellectuel
 qu'il avoit pendant sa gloire. Il n'y
 a que le Créateur à qui il est permis
 de dire , *fiat lux , & lux facta est* ,
 (l'Homme ne peut être que le singe
 du Créateur) & qui étant infiniment
 libre & infiniment puissant , fait beau-
 coup de choses qui n'ont d'autre raison
 de leur existence que sa seule volonté ;
 &

Et n'ayons pas la vanité de croire pouvoir recouvrer les premières facultés que nous avons perdues.

Nous nous écartons de la source, nous descendons au lieu de remonter, c'est ce que nous n'apercevons pas; notre orgueil est toujours la cause de notre dérangement; c'est notre péché originel, qui ne nous quitte qu'avec la vie.

L'Homme n'envisage que le plaisir. Où il croit appercevoir son bonheur, il y trouve sa défaite, il néglige ce qu'il devoit le mieux apprendre; car celui qui veut parvenir à la félicité doit nourrir son ame par la raison, & n'avoir pas la honte de cultiver la Sagesse qui est le sanctuaire de la saine Philosophie.

Le Traité de la Langue universelle.

« ELLE donneroit la clef à tous les
» calculs, la connoissance de la conf-
» truction & composition des êtres,

K

» de même que de leur réintégration.
 » Elle feroit connoître les vertus du
 » Nord , la cause de la déviation de
 » la bouffole , *la Terre Vierge* , objets
 » des Aspirans à la Philosophie Oc-
 » culte.

» Tout ce que je puis donc faire
 » pour montrer la correspondance
 » universelle des principes que j'ai
 » établis , c'est de prier mes Lecteurs
 » de se rappeler , de se ressouvenir
 » de ce livre de *dix feuilles* , donné
 » à l'Homme dans sa première ori-
 » gine , & qu'il a gardé de même
 » depuis sa seconde naissance ; mais
 » on lui a ôté l'intelligence & la vé-
 » ritable clef , &c. »

On ne peut connoître la *Terre Vierge* qu'en étudiant , avec attention , le livre de *dix feuilles* , donné à l'Homme dans sa première origine , & qu'il a toujours gardé. C'est cette *Terre Vierge* que le Philosophe doit labourer , pour en extraire la quin-

teffence de tout l'univers, & qui doit enfanter un fils digne de racheter ses freres.

J'ignore si l'Autenr veut parler du même livre qui apprend à connoître la *Terre Vierge* ; mais c'est de celui dont il est ici question, & dont j'ai parlé plus haut.

L'Homme, depuis sa faute, (comme je l'ai fait voir auparavant) a perdu la faculté d'y étudier avec autant de facilité, & il ne peut la recouvrer qu'après un grand travail, & en rétrogradant ; & quoiqu'il soit à la portée de tout le monde, on ne le connoit point.

Celui qui veut se rendre léger à la course doit s'habituer à courir ; pour être bon lutteur, il faut fortifier ses bras ; celui qui veut voir plus clair qu'un autre, doit avoir soin de ses yeux ; enfin, l'Homme doit être plus sensible à la honte d'ignorer, qu'à la peine d'apprendre.

K 2

Des propriétés du Chiffre universel.

« ET vraiment, qui peut mieux
 » que ce quarré nous rappeler le
 » rang éminent où l'Homme fut placé
 » dans son origine ? Ce quarré est
 » seul & unique, ainsi que la racine
 » dont il est le produit & l'image.
 C'est ce centre, ce quarré & sa
 racine qu'il faut connoître, ainsi que
 la circonférence où se trouvent les
 quatre qualités également balancées
 en jettant ses rayons diamétralement
 mesurés du centre à la circonferen-
 ce, qui représentent les quatre li-
 gnes égales, posées en rectangle,
 formant le quarré équilatéral, où
 l'on trouve, par conséquent, la
 forme probable & perceptible de la
 quadrature du cercle, même le mou-
 vement perpétuel.

Mais comme peu de gens sont ca-
 pables de comprendre des mystères
 cachés, il n'est pas à propos de les

profaner & étaler aux yeux du vulgaire ; il est du devoir du Sage de les tenir secrets , sans jamais les révéler indistinctement ; car si ce malheur arrivoit au monde , tout périroit , tout seroit confondu : & les précautions que les Philosophes ont prises , & soigneusement apportées , pour ne confier leur secret qu'à la fidence d'Harpocrate , ou pour les subtiliser par des hyéroglyphes , sont une prudence très-louable , & une fidele obéissance aux ordres de la volonté suprême.



ALLÉGORIE

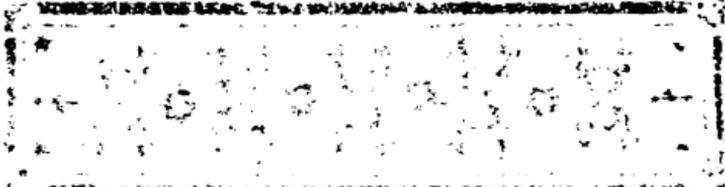
S U R

LA MÉDECINE

UNIVERSELLE ;

*Traduite sur l'Original Anglo-Saxon
de la Bibliothèque du Prince Anglo-
Saxon , qui n'a jamais été traduit
ni copié.*

K 4



RECEIVED

DEPARTMENT OF THE ARMY

WASHINGTON, D. C.

NOV 10 1918

OFFICE OF THE ADJUTANT GENERAL

ADJUTANT GENERAL'S OFFICE

WASHINGTON, D. C.

NOV 10 1918

ADJUTANT GENERAL'S OFFICE

WASHINGTON, D. C.

NOV 10 1918

ADJUTANT GENERAL'S OFFICE

WASHINGTON, D. C.

NOV 10 1918

ADJUTANT GENERAL'S OFFICE

WASHINGTON, D. C.

NOV 10 1918

ADJUTANT GENERAL'S OFFICE

WASHINGTON, D. C.



R E C E T T E

DE L'AMBROSIE

*Servie à la Table des Dieux, aux
Noces du Ciel & de la Terre ;*

ALLÉGORIE

*Traduite sur l'Original Anglo-Saxon
de la Bibliotheque du Prince Anglo-
Saxon, qui n'a jamais été traduit
ni copié.*

JUPITER ayant dessein de marier
le Ciel & la Terre, & de les ren-
dre égaux en vertu & en dignité,
de maniere que l'un devint absolument
égal à l'autre, résolut de se servir
d'un Dieu, afin d'opérer des choses
étonnantes.

K 5

Son choix tomba sur Mercure , fils de Maya. Ce Dieu lui parut plus propre qu'aucun autre à remplir cette auguste & importante fonction , parce que ses aîles & sa légéreté lui fournissoient les moyens d'aller & de revenir souvent du Ciel à la Terre & de la Terre au Ciel , pour porter le message des deux amans qui se chargerent de composer l'Ambrosie , dont les nouveaux époux vouloient régaler les Dieux inférieurs , ce mets devant leur donner l'immortalité dont ils ne jouissoient point encore.

Ils conduisirent donc Mercure dans le cabinet intérieur de leurs secrets , & après l'avoir instruit de l'art cabalistique de la magie naturelle , ce Dieu subtil commença ainsi son opération.

Il se transporta d'abord vers ces régions où le Ciel est orné des constellations magellaniques. Après avoir traversé la ligne de l'orient à l'occi-

dent, il parvint à un royaume situé par trente-deux degrés & demi, où il croît, entr'autres plantes curieuses, un certain arbre nommé *Trisarchos*. Ceux qui sauront la langue du grand Aristote verront bien que ce nom renferme des vertus puissantes, puisqu'il dénote trois royaumes ou trois empires.

Les Cabalistes naturels prétendent qu'il est ainsi nommé parce qu'il renferme les trois grands principes naturels, ou parce qu'il tient aux trois regnes de la Nature; enfin Mercure cherchoit un *Trisarchos*. Il en choisit un, grand, sain, de belle hauteur, c'est-à-dire, haut d'environ soixante-six pieds philosophiques, (car la hauteur ordinaire du *Trisarchos* est de soixante-douze pieds philosophiques). Quoiqu'ainsi que nous l'avons dit, cet arbre fût bien portant & très-sain, il se trouva cependant avoir un creux dans le milieu. Mercure en re-

cueillit une moëlle sulfureuse, de la nature & voisine de la fontaine des jeunes colériques, & prenant sur le champ son vol vers l'étoile du nord, il arriva, après quelques heures, en un lieu éloigné d'environ 1300 lieues marines de celui d'où il étoit parti; il y trouva un beau *Trisarchos*, aussi frais que le premier; mais au lieu de recueillir la moëlle de celui-ci, ayant apperçu une incision que la jardiniere de ce lieu, nommée Nature, avoit faite à cet arbre, environ vingt-cinq pieds plus haut que le creux dont il avoit extrait la moëlle, il en recueillit une eau froide & de sa nature, dont il avoit besoin pour tempérer la chaleur excessive de la gomme sulfureuse du *Trisarchos*. Afin de ne point perdre de tems, & pour employer ces deux substances, sœurs & homogenes, dans toute leur fraîcheur, Mercure entra dans le laboratoire de la jardiniere; & ayant emprunté un

de ses vases , pour purifier , amalgamer , sublimer & cohober philosophiquement ces deux matieres sortant d'une même racine , il en retira deux substances Homogenes ; l'une blanche , qu'il appella la *Femme froide* , & l'autre qu'il nomma le *Serviteur rouge*.

Ces opérations avoient déjà changé la forme des deux substances , au point de les rendre méconnoissables. Le gros avoit été rendu subtil , l'épais rendu liquide , & le liquide épais , le tout d'une nature solide , mais infiniment moins imparfaite qu'elle l'étoit avant cette premiere & indispensable opération ; mais Mercure savoit combien il lui manquoit encore des degrés de perfection , avant de pouvoir mettre cuver la matiere qui devoit composer l'Ambrosie.

Ce Dieu n'étoit pas cependant peu embarrassé. Jusqu'alors il n'avoit eu besoin que du secours de Cybele & de la jardiniere. Comme elles étoient

parentes , il avoit aisément gagné leurs bonnes graces ; mais bientôt il alloit avoir besoin des Dieux supérieurs , & sur-tout d'Apollon avec lequel il étoit brouillé , au point qu'il ne pouvoit souffrir sa présence , quoiqu'ils fussent proche parens ; & dès qu'il voyoit ce Dieu , il se dissipoit devant lui comme de la fumée. Mercure ne doutant point que sa cousine la Femme froide , étant de même nature , ne manqueroit pas d'être effrayée à la vue d'Apollon , & fuirait ainsi que lui , ce qui rendroit son travail vain ; & sachant aussi qu'Apollon mépriseroit le Serviteur rouge , & ne daigneroit pas jeter sur lui ses regards , si , d'un côté , la Femme froide n'acqueroit point un degré de fixité capable de lui faire supporter la présence d'Apollon , & si , de l'autre côté , le Serviteur rouge n'étoit anobli & élevé à un plus haut état , il jugea qu'il n'y avoit d'autre res-

source , pour opérer ces merveilles , que de se servir d'un certain Génie , (invisible à tout autre qu'aux Dieux & aux vrais Sages ,) qui tient un milieu entre le Ciel & la Terre , & communique à l'une les influences de l'autre. Ce Génie puissant , comme un autre Protée , prend toutes sortes de figures ; tantôt il est feu & invisible , tantôt il est eau & ne mouille point les mains ; tantôt il est poison , antidote , animal , herbe , métal. Il est le sperme général de tout être sublunaire , contient en soi toutes les semences. On ne finiroit point si on vouloit décrire toutes ses vertus ; son nom est *Ramver* , & Mercure connoissant que ce Génie puissant étoit le seul duquel dépendoit tout le succès de son opération , il vola d'un pôle à l'autre , & parcourut bien des méridiens sur terre & sur mer , avant de pouvoir le trouver. A la fin il le rencontra dans les plaines du

midi de l'Afrique, qui prodiguoit, à pleines cornes d'abondance, ses dons précieux aux imbécilles Hottentots & aux avares Hollandois qui, sans s'embarrasser de connaître son essence, se contentoient de le vendre à beaux deniers comptans, après l'avoir enfermé dans des bouteilles de verre, & c'est ce que nous appellons le *Kina du Cap*.

Le laboratoire de Mercure avoit été établi chez la jardinière qui demouroit près de la forêt des *Trisarchos*, vers le tropique du nord. *Ramver* reçut Mercure amialement, & lui promit de lui être favorable, ainsi qu'à la Femme froide & au Serviteur rouge, qui se trouverent être de la famille de *Ramver*; mais telle instance que Mercure pût lui faire, pour l'engager à le suivre vers le nord, *Ramver* lui prouva, par de bonnes raisons, qu'il lui étoit impossible d'y consentir; mais il lui promit que, dans trois

années lunaires philosophiques, il se rendroit vers le nord, sur la monture dont la tête est ornée de la double corne d'Amalthée.

Mercuré fut obligé de revenir sur ses pas ; & comme il falloit qu'il attendît long-tems , de peur que la Femme blanche & le Serviteur rouge ne vinssent à s'amouracher l'un de l'autre , & à se conjoindre illicitement , il enferma chacun d'eux dans les deux serpens de son caducée , & pour n'en pas manquer au besoin , & de peur qu'ils ne s'ennuyassent seuls , il donna plusieurs compagnes & compagnons , tant à la Femme blanche qu'au Serviteur rouge.

Après les trois révolutions lunaires finies , Mercuré un jour , volant au-dessus de la mer , vit deux gros marsouins qui navigoient vers le midi & déjà se perdoient dans l'horison ; & jettant les yeux du côté opposé , il apperçut un groupe d'enfans ailés qui

parfumoient l'air de leur haleine ; ils enchaînoient , avec des guirlandes de fleurs , un beau mouton que Mercure reconnut pour être la monture de *Ramver*. Mercure ne perdit pas un instant , mais il se rendit dans une plaine verdoyante vers laquelle *Ramver* dirigeoit sa course. Cybele , qui déjà lui avoit été favorable , prit les Femmes froides & les Serviteurs rouges que Mercure fit sortir de son caducée , & les mit sur sa tête , de façon qu'ils étoient comme mêlés , sans être couvers parmi les petits cheveux naissans de Cybele. Cette Déesse connoissoit bien l'amour dont *Ramver* brûloit pour elle , & que sur-tout son cousin se plaisoit à se jouer parmi ses naissans cheveux ; il n'y manqua pas en effet , & il y prit tant de plaisir qu'il en versa des larmes de joie , qui , venant à tomber sur les protégés de la Déesse , en furent blanchis , lavés , liquéfiés , subtilisés , fi-

xés & annoblis à tel point , que Mercure lui même , qui s'y attendoit bien , ne put s'empêcher d'en marquer quelque surprise.

Il profita donc du secours de la Déesse , pour répéter ses opérations autant de fois que le portoient ses instructions ; & quand il vit ses enfans en état de paroître avec honneur & dignité , il se hasarda de les présenter à Apollon. Ce Dieu puissant n'eut pas plutôt jetté les yeux sur le Serviteur rouge que , prévoyant (en sa qualité de Dieu) que bientôt cet être tiré de la fange , & né dans l'abomination , non-seulement partageroit avec lui son sceptre , mais même qu'il deviendroit si puissant qu'il perfectionneroit en peu d'heures l'œuvre qu'il employoit mille ans à accomplir , il se laissa emporter d'une terrible fureur , en prenant son arc & ses flèches , toujours sûres de leurs coups , il en décocha plusieurs sur son ennemi.

Aveugle Divinité, où t'emporte ta fureur ! Tu ne vois pas que , loin de donner la mort à ton rival , chacune de tes flèches lui donne une nouvelle vigueur ? Dès la troisième , déjà comme un aigle sublime il ose te fixer ; à la septième , il est égal à toi ? Mais quoi ! la dixième part ! l'arc te tombe des mains , ta fureur s'apaise , tu voles dans les bras de ton rival ; que dis-je ! il est désormais ton frere , vous voilà inséparables. Il n'est plus en ton pouvoir de lui enlever la vertu que tu lui as donnée , & loin de le désirer , tu n'aspirez qu'après l'heureux moment où , dégagé du reste de ses impuretés , ton frere , qui est ton fils , regnera avec gloire , & couronnera tes autres enfans.

Diane ne voyoit pas sans inquiétude la fureur du Soleil. Elle étoit déjà d'assez mauvaise humeur. Depuis plusieurs mois , la chasse avoit été

pénible ; les frimats & les neiges avoient souvent fait perdre à ses chiens la piste des hôtes des forêts. Pour combler sa froide mélancolie, elle venoit, dans l'instant même, d'être témoin des embrassemens impudiques de Mars & de Vénus qui étoient sous les yeux même, & en compagnie de la chaste Déesse. Comme elle ne portoit sur sa tête qu'un léger croissant, sans doute ces Divinités, emportées par la véhémence de leurs desirs, avoient méconnu la pudique Diane.

La Déesse voyant encore la Femme froide que les Destins menaçoient de rendre son égale, comme le Serviteur rouge l'étoit devenu du Soleil, elle ne put résister à tant de douleur ; & oubliant sa qualité de Déesse pour se livrer à la foiblesse de son sexe, elle répandit un torrent de larmes qui bientôt inonderent l'heureuse Femme froide ; elle en augmenta encore de

froideur , mais elle y gagna en sperme & en vertu , & ce qui ne s'étoit jamais vu , les larmes d'une *vierge* féconderent une *vierge* , ou plutôt la rendirent propre à être fécondée ; c'est ainsi que la Femme froide devint aussi heureuse que le Serviteur rouge l'avoit été , ainsi que leurs compagnons & compagnes qui devinrent capables d'être mariés , & de produire le Roi & la Reine , c'est-à-dire , le Ciel & la Terre purifiés & mariés ensemble.

Mercure avoit trop bien réussi pour ne pas achever son ouvrage ; mais comme ce qui restoit à faire n'étoit plus qu'un jeu d'enfans & un amusement de femme , & qu'il étoit appelé ailleurs pour un message de Jupiter , il confia le reste de l'œuvre à sa mere Maya qui , en filant sa quenouille , le conduisit à sa perfection , en veillant seulement à tenir , dans une douce chaleur , la Femme froide

& le Serviteur rouge, que je nommerai dorénavant *le Roi & la Reine*, & que Mercure avoit enfermé dans un palais de cristal.

Parlerai-je des ténèbres qui couvrirent le lit nuptial du Roi & de la Reine, qui durèrent une année & demie philosophique ? de la cruauté de la Reine qui dévora son époux royal & frere ? des pleurs qu'elle versa de repentir, qui furent tels qu'après un court regne dans la blancheur, elle se liquéfia entièrement, afin de rentrer dans le ventre du Roi qui, après huit années philosophiques, résuscita glorieux, vêtu de pourpre & couronné d'or ? Tout cela n'est-il pas écrit dans les Fastes des Sages ?

Au reste, du corps du Roi Mercure composa *l'élixir des Sages* ; ce fut l'Ambrosie du banquet des Dieux aux fêtes du mariage du Ciel & de la Terre, qui se termina sur le champ.

Jupiter fut content des travaux du fils de Maya , & pour lui en marquer sa satisfaction , il permit que Mercure multipliât par dix , & dix fois dix , & dix fois cent , & dix fois mille , l'*Elixir des Sages* , tant en vertu qu'en quantité , en faisant seulement baigner le Roi & la Reine sa femme dans le sang des Serviteurs rouges & des Femmes froides , que Mercure avoit mis en réserve dans les serpens de son caducée , & auxquels le Roi & la Reine distribuoiént , pour récompense , des royaumes aussi grands que les leurs. Depuis ce tems , l'Ambrosie est le mets ordinaire de la table des Dieux , & très-rarement ils en font part à quelques Sages leurs favoris qui , les craignant , les remercient , font le bien , jouissent & se taisent.

F I N.

TABLE,

T A B L E
D E S M A T I E R E S.

P R I N C I P E S & Causes de la	
Nature ,	Page 17.
Du premier Principe ,	19.
Démonstration de la Nature inférieure	
dans l'Analyse de l'Univers ,	25.
De l'union de l'Ame avec le Corps ,	31.
Tableau Microcosmique ,	36.
Remarques sur l'Acidum Pingue ,	45.
Dissertation intéressante sur la Méde-	
cine Universelle ,	51.
Pensées de l'Auteur du Livre des Er-	
reurs & de la Vérité ,	61.
Voie de la Réhabilitation ,	ibid.
Les Progression quaternaire ,	79.
Des qualités occultes ,	83.
De la source universelle des Erreurs ,	87.
Recherches sur la Nature ,	90.
De la Femme & de la Végétation ,	93.
Végétation ,	97.
Des Semences Vermineuses ,	136.
L'unité d'action dans les Principes ,	138.

L

TABLE DES MATIÈRES.

<i>Système des Développemens,</i>	144
<i>Des causes temporelles du Ternaire</i>	
<i>universel, F. M:</i>	149
<i>De l'Air,</i>	155
<i>De Tonnerre,</i>	160
<i>De Livre de l'Homme,</i>	162
<i>Du nouvel Empire de l'Homme,</i>	165
<i>Des vrais ennemis de l'Homme,</i>	168
<i>Du pouvoir humain,</i>	173
<i>Du Droit des Souverains, de la gué-</i>	
<i>risson des Maladies, N. 7^e.</i>	176
<i>Trois Elémens, trois Maladies,</i>	187
<i>De Mouvement immatériel,</i>	192
<i>De la Ligue circulaire,</i>	194
<i>De la pluralité des Mondes,</i>	198
<i>De la division circulaire,</i>	204
<i>Du Nombre quaternaire,</i>	209
<i>Des révolutions de la Nature,</i>	213
<i>Des ressources de l'Homme,</i>	215
<i>De la Langue universelle,</i>	217
<i>Propriétés du Chiffre universel,</i>	220
<i>Recette de l'Ambrosie, traduite de</i>	
<i>l'Anglois,</i>	225

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un Manuscrit intitulé : *le Diadème des Sages* , & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris , ce 3 Février 1781.

LOURDET , *Professeur Royal.*

P E R M I S S I O N D U R O I .

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le Sieur D. L. * *, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé: *le Diadème des Sages*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaire. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui sem-

blera, & de le faire vendre & débiter par tout
notre Royaume, pendant le tems de cinq an-
nées consécutives, à compter du jour de la date
des Présentes. Faisons défenses à tous Impri-
meurs, Libraires & autres personnes, de quel-
que qualité & condition qu'elles soient, d'en in-
troduire d'impression étrangère dans aucun lieu
de notre obéissance. A la charge que ces Pré-
sentes seront enregistrées tout au long sur le
Registre de la Communauté des Imprimeurs &
Libraires de Paris, dans trois mois de la date
d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera
faite dans notre Royaume, & non ailleurs,
en bon papier & beaux caractères; que l'Im-
pétrant se conformera en tout aux Réglemens
de la Librairie, & notamment à celui du 10
Avril 1725, & à l'Arrêt de notre Conseil du
30 Aout 1777, à peine de déchéance de la
présente Permission; qu'ayant de l'exposer en
vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à
l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le
même état où l'Approbation y aura été don-
née, ès mains de notre très-cher & féal Che-
valier Garde des Sceaux de France, le Sieur
HUE DE MIROMESNIL, Commandant de nos
Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux Exem-
plaires dans notre Bibliothèque publique; un
dans celle de notre Château du Louvre, un

dans celle de notre très-cher & féal Chevalier
Chancelier de France, le Sieur de MEAUFREU,
& un dans celle dudit sieur HUB DE MIROMES-
NIL; le tout à peine de nullité des Présentes:
du contenu desquelles vous mandons & enjoï-
gnons de faire jouir ledit Exposant & les ayans
causes, pleinement & paisiblement, sans souf-
frir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empê-
chement. VOULONS qu'à la copie des Présentes,
qui sera imprimée tout au long, au commen-
cement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit
ajoutée comme à l'original. Commandons au
premier notre Huissier ou Sergent sur ce re-
quis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous
Actes requis & nécessaires, sans demander autre
permission, & nonobstant clameur de Haro,
Charte Normande, & Lettres à ce contraires.
CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le
deuxieme jour du mois de Mai, l'an de grace
mil sept cent quatre-vingt-un, & de notre Rè-
gne le septième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

*Réglé sur le Réglé XXI de la Chambre
Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs
de Paris, n°. 2278, folio 501, conformément
aux dispositions énoncées dans la présente Per-
mission; & à la charge de remettre à ledite Cham-*

*bre, les huit exemplaires prescrits par l'Article
CVIII du Règlement de 1723. A Paris, ce
18 Mai 1781.*

LE CLERC, Syndic.

Achévé d'imprimer, pour la première fois, le 20
Octobre 1781.



**De l'Imprimerie de QUILLAU, Imprimeur de S. A. S.
Mgr. le Prince DE CONTY, rue du Fouare.**





